

LARSEN

LE MAGAZINE DE L'ACTUALITÉ MUSICALE EN FÉDÉRATION WALLONIE-BRUXELLES

N°2 - MARS / AVRIL 2013



Mélanie De Biasio

MONTRE LA VOIX

BRNS | BENOÎT MERNIER | MARC THONON | LES NOUVEAUX REVENUS
DES MUSICIENS | OPÉRA ROYAL DE WALLONIE | LE GRAND JOJO



Périodique : 5 x par an

BELGIQUE-BELGIE

P.P. - P.B.
1099 BRUXELLES/X
1/1746

AUTORISATION
Bureau de dépôt :
Bruxelles/x

CONCOURS MUSICAL

DU F. DANS LE TEXTE

D

F

D

T

FINALE

UNE INITIATIVE DU CONSEIL DE LA MUSIQUE

FINALE 23 MARS 2013 - 19H30

WWW.DUFDANSLETEXTE.BE

LE COLISÉE - NINA MISKINA - REVERSE STRIP - TÉMÉ TAN
CONCERT DE CLÔTURE (22H30) AVEC ALINE (FR)

RÉSERVATIONS AU BOTANIQUE - WWW.BOTANIQUE.BE



WWW.CONSEILDELAMUSIQUE.BE - INFOS : 02 550 13 20 - INFO@CONSEILDELAMUSIQUE.BE



LARSEN

CONSEIL DE LA MUSIQUE
Quai au Bois de Construction, 10 - 1000 Bruxelles
www.conseildelamusique.be
Contact par mail : larsen@conseildelamusique.be

Contactez la rédaction :
première lettre du prénom.nom@conseildelamusique.be

RÉDACTION
Directrice de la rédaction
Claire Monville

Comité de rédaction
Nicolas Alsteen
Benjamin Brooke
François-Xavier Descamps
Christophe Hars
Claire Monville

Coordinateur de la rédaction
François-Xavier Descamps

Rédacteurs
Nicolas Alsteen
Benjamin Brooke

Collaborateurs
Julien Broquet
Luc Lorfèvre
Didier Stiers
Jean-Christophe Lardinois

Correcteurs
Christine Lafontaine
Nicolas Lommers

Photographe Cover
© Olivier Donnet

PROMOTION & DIFFUSION
François-Xavier Descamps

ABONNEMENT
Vous pouvez vous abonner gratuitement à Larsen et le recevoir directement chez vous.
larsen@conseildelamusique.be
Tél. : 02 550 13 20

CONCEPTION GRAPHIQUE
supersimple.be

Impression
Paperland

Prochain numéro
Mai 2013



Édito

En janvier dernier, 5 500 exemplaires du 1^{er} numéro de Larsen étaient diffusés dans de nombreux lieux de Wallonie et de Bruxelles, ainsi qu'auprès de nos abonnés.

Parmi le grand nombre d'échos positifs et les encouragements que nous avons reçus se sont glissées quelques remarques constructives dont nous avons voulu tenir compte et qui ont permis d'améliorer l'organisation du magazine. De nouveaux abonnés nous ont rapidement rejoints et des demandes de collaboration nous ont été adressées. Voilà qui démontre à l'heure du tout numérique, la pertinence de l'existence d'une telle revue.

Pour toutes ces raisons, l'équipe de Larsen vous dit merci ! Même si nous savons qu'il nous reste du chemin à faire pour perfectionner ce média et le maintenir à un niveau de qualité suffisante.

Ce second numéro de Larsen donne à nouveau la parole aux artistes. Il les questionne entre autres sur leurs nouveaux revenus potentiels : publicité, sponsoring, merchandising et édition comptent parmi les pistes encore trop peu explorées.

En termes de revenus, ou plutôt de financement, nous avons tenté de faire le point sur le tax shelter qui ne parvient pas à se développer dans le domaine musical et qui permettrait pourtant de donner un coup de pouce au secteur.

Et enfin, et d'abord, nous ouvrons ce deuxième numéro par un article du pianiste français Philippe Cassard, qui partage son agacement quant à l'image véhiculée par la musique classique.

Bonne lecture !

Claire Monville
Directrice

Sommaire

OUVERTURE

SCÈNE OUVERTE **PHILIPPE CASSARD** P.4
J'AI ACHÉTÉ DES DISQUES AVEC... **BRNS** P.5
EN VRAC P.6

RENCONTRES

RENCONTRE **QUATUOR TANA** P.9
RENCONTRE **BERNARD MERNIER** P.10
ENTRETIEN **MÉLANIE DE BIASIO** P.12
RENCONTRE **LIÈGE JAZZ COLLECTIVE** P.15
RENCONTRE **VEENCE HANAO** P.16
RENCONTRE **CASTUS** P.17
TRAJECTOIRE **MARC THONON** P.18

ZOOM

LES NOUVEAUX REVENUS DES MUSICIENS P.20

ARTICLES

APERÇU **LES MICRO-LABELS** P.25
LE.COM **LE CLIP FARPAIT** P.26
DÉCRYPTAGE **TAX SHELTER** P.28
IN SITU **OPÉRA ROYAL DE WALLONIE** P.30

LES SORTIES

EN FÉDÉRATION WALLONIE-BRUXELLES P.32
INTERNATIONALES P.34

VUES D'AILLEURS

ECHOS D'AILLEURS P.35
VUE DE PALESTINE P.36
VUE DE FLANDRE P.37

BONUS

L'INTERVIEW INDISCRÈTE **LE GRAND JOJO** P.38
C'ÉTAIT LE ... **6 MARS 1989** P.39

SCÈNE OUVERTE

Philippe Cassard

Larsen cède la parole aux acteurs de la scène musicale !
Des idées à défendre ? Un message à faire passer ?
Contactez-nous via : larsen@conseildelamusique.be



© Vincent Carlier

Curieux, ce ressenti grandissant que la musique dite «classique» est souvent assimilée, au mieux à l'ennui et à une sorte de vestige des temps anciens que les moins de vingt ans ne peuvent pas connaître, au pire à un truc pour riches, symbole de la domination des élites. Ces clichés, ces contrevérités ont la vie dure ! On rétorquera, pour faire court, qu'une famille entière est prête à se saigner aux quatre veines pour aller écouter Eminem au Stade de France (tarif minimum à 50€), mais qu'elle ignore probablement que d'excellentes places à moins de 50€ sont disponibles à l'Opéra Bastille, que toutes les saisons musicales et les festivals, en France, mettent en vente un nombre considérable de places à 10, 15, 20€, et proposent une multitude de tarifs réduits, des «générales» gratuites pour les scolaires etc. 150000 personnes assistent aux *Folles Journées* de Nantes chaque année, mais on continue à tenir pour méprisable l'intérêt du public, plus particulièrement de ce fameux «grand public», pas plus bête ni moins avisé qu'un autre, pour la musique dite «classique».

Il y a quelques années, j'ai entendu le Premier Ministre britannique Tony Blair affirmer qu'il n'écoutait pas de musique classique - *Oh my God, quelle horreur, le «classique», c'était, prétendait-il, pour sa grand-mère...* Je me suis dit ce jour-là que si le premier ministre de la sixième puissance mondiale se permettait de discréditer aussi clairement, aussi sincèrement la musique pour laquelle je vivais, moi, corps

et âme depuis ma naissance, alors il ne fallait plus s'étonner que les orchestres britanniques disparaissent faute de soutien public au plus haut niveau, et, par conséquent, soient condamnés à jouer en boucle les 9 *Symphonies* de Beethoven pour renflouer leurs caisses. Heureusement, ce n'est pas encore tout à fait le cas.

Plus anecdotique, mais révélateur d'un certain état d'esprit : dans le film *Intouchables*, le «riche» blanc cultivé et esthète emmène le «black» (pauvre et inculte, donc ?) à l'Opéra. *Ha ha ha, qu'est-ce que c'est poilant, l'opéra, qu'est-ce que c'est ridicule, l'opéra, ha ha ha, qu'est-ce que c'est vieux, artificiel et dépassé, l'opéra, ha ha ha !!* Sans doute ne suis-je pas doté du sens de cet humour-là, serais-je même rabat-joie, qui sait ? Toujours est-il que cette séquence pleine de poncifs m'a laissé de marbre, et, pour tout dire, un goût amer, alors que *Les Bijoux de la Castaflore* d'Hergé ou les personnages de musiciens féroce-ment portraiturés par Fellini dans *Prova d'orchestra* et *E la nave va*, ou bien encore les colères du chef d'orchestre Stanislas Lefort alias Louis de Funès dans *La grande vadrouille* continuent de me faire hurler de rire. Evidemment, Hergé, Fellini, Gérard Oury et de Funès (pianiste lui-même, grand amateur de jazz et de musique classique), c'est une autre classe, une autre époque. Surtout, j'ai souvenir d'avoir entraîné à l'Opéra des jeunes gens qui se disaient réfractaires à ce type de spectacle et sont ressortis en larmes de *La Bohème* et de... *Tristan et Isolde*. J'ai souvenir d'avoir pré-

senté «l'intérieur» du monde de l'opéra (costumes, montage des décors, maquillages, orchestre, éclairagistes) à des collégiens de quartiers dits «sensibles» de Chambéry, du temps où je programmais les *Nuits Romantiques du Lac du Bourget* : la stupeur d'abord, puis l'émerveillement, la curiosité se lisaient sur tous les visages de ces gamins de 12, 13 ans. Un moment ineffaçable pour moi.

Et puis cette publicité radio pour les jus de fruits *Tropicana* : on vous susurre qu'à l'usine, les fruits sont pressés au son d'une musique «classique» (forcément languissante) : on entend l'*Ave Maria* de Schubert comme s'il avait été enregistré dans un aquarium. Mais une fois dans votre verre, ça ressemble à une musique «actuelle», bien «d'jeun's» comme on dit maintenant, rythmée, tonique... en vie, quoi ! Vous ne pouvez pas savoir à quel point ça m'agace !

PHILIPPE CASSARD

Pianiste, concertiste, producteur à France Musique depuis 2005 (*Notes du traducteur*, le mercredi à 11h). Il a enregistré l'œuvre intégrale pour piano de Claude Debussy ainsi que des œuvres de Schubert, Schumann et Brahms notamment. Il accompagne la soprano Natalie Dessay et a écrit deux essais, l'un sur Schubert (*Actes Sud-Classica*), l'autre sur le cinéma et la musique (*Deux temps trois mouvements*, Capricci).

Retrouvez Philippe Cassard sur son blog «Par petites touches», dans le journal *La Croix* : <http://piano.blogs-la-croix.com/> et sur son site <http://www.philippeccassard.com>

J'AI ACHETÉ DES DISQUES AVEC... BRNS



© Julie Colliart

Petit flashback. À quelques heures d'une fin du monde annoncée de longue date par une peuplade disparue depuis belle lurette, deux solutions s'offraient à nous. Soit pleurer la fin des temps sans aucune certitude d'y laisser la peau ou bien, succomber à un ultime plaisir coupable : acheter des disques. Bien entendu, on a préféré la seconde option. Mais, un rien flippé par les prédictions mayas, on a quand même eu peur d'y aller seul. Heureusement, les quatre garçons de BRNS étaient là. Ils nous ont accompagnés au magasin de disques. Comme si c'était la dernière fois. Retour sur les bonnes pioches de cet après-midi pré-apocalyptique.

NICOLAS ALSTEEN

BRNS

Depuis la sortie de l'album *Wounded*, BRNS (prononcer «Brains») a érigé ses quatre consonnes au cœur de l'actualité rock du plat pays. Du nord au sud de la Belgique, on s'enthousiasme désormais pour les mélodies hybrides et totalement décomplexées du quatuor bruxellois.



Tartuffi
Nests Of Waves And Wire
Southern Music Dist./Konkurrent

Le choix d'Antoine Meersseman (basse & chant)

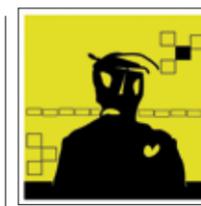
C'est un des premiers disques que j'ai découvert quand je travaillais à La Médiathèque. À l'époque, je m'occupais de la collection «chanson française». C'est un collègue qui m'a glissé cet album dans les oreilles. Ici, on se situe entre le post-rock et le math-rock. La musique de Tartuffi sillonne la pop mais toujours via des chemins de traverse et de belles montées épiques. Sur ce disque, on entend également des rythmiques africaines. Au micro, on ne sait jamais si on a affaire à un chanteur ou une chanteuse. Combinés les uns aux autres, ces éléments donnent un très bon album, typiquement américain. Je ne l'avais pas. Je suis content de l'avoir trouvé.



Best Coast
The Only Place
Cooperative/2

Le choix de César Laloux (percussions & claviers)

J'ai pris le risque d'acheter le dernier album du groupe californien Best Coast. C'est du rock garage qui mélange des influences surf et pop. Il y a deux ans, je suis allé au Texas pour assister au festival South By Southwest, un énorme événement consacré aux musiques alternatives. C'est là que j'ai découvert Best Coast. J'ai adoré. Le traitement du son était génial : beaucoup de réverbération, une batterie en retrait et un mélange d'énergie punk et de mélodies sixties. C'est une façon assez simple de faire de la musique. Ça me parle bien. J'avais adoré le premier album, on verra ce que vaut celui-ci.



Vin Blanc
Chroma Key
Polyvinyl Records

Le choix de Diego Leyder (guitare)

C'est un projet que je ne connais absolument pas. Si j'achète cet album, c'est parce que j'ai vu le nom de Joe Haegel dans les crédits. C'est un musicien que j'apprécie énormément. Il s'agit du guitariste du groupe américain 31Knots. Il maîtrise parfaitement son instrument. Il est capable de faire un solo de guitare sans sombrer dans la virtuosité et les plans ringards. C'est moderne, différent, toujours intéressant. C'est donc Joe Haegel qui se cache derrière Vin Blanc et cet album de 2011.

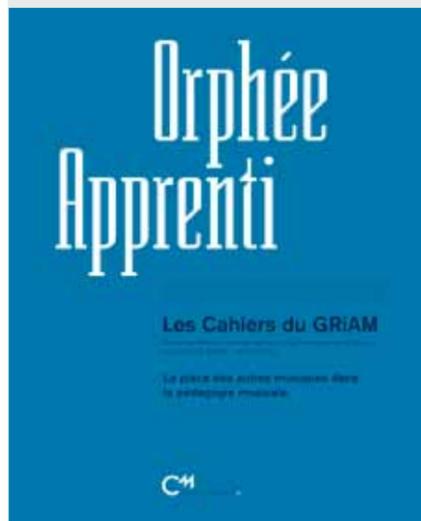


Sufjan Stevens
Songs For Christmas
Asthmatic Kitty/Konkurrent

Le choix de Timothée Philippe (batterie & chant)

Mon choix s'est porté sur ce magnifique coffret composé de cinq disques, d'un beau livret, d'autocollants et d'un magnifique poster de Noël. Quand Sufjan Stevens a publié l'album *The Age of Adz*, je suis tombé amoureux de sa musique. J'ai alors plongé dans sa discographie, notamment à travers deux albums composés en hommage aux différents états des USA (Michigan et Illinois). Ce musicien a un côté super mégalo qui me plaît beaucoup. Il a l'art d'accumuler les couches et de mélanger les styles (pop, folk, lo-fi, electronica) tout en assurant une cohérence. Avec BRNS, quand on ajoute une petite partie de synthé, on se dit souvent que c'est rococo. Lui, il ose tout. On y trouve quelques grands classiques de Noël et des trucs un peu plus kitschs et conceptuels.

VRAC



LE RETOUR D'ORPHÉE

La revue Orphée Apprenti #4 se consacre à fournir les actes des Journées internationales de réflexion sur les apprentissages musicaux qui se sont déroulées au Conservatoire royal de Bruxelles en mars 2012. Ces journées ont alterné conférences et ateliers autour d'un sujet peu étudié mais de plus en plus présent dans l'enseignement musical : La place des autres musiques (les musiques dites non classiques) dans la pédagogie actuelle.

www.conseildelamusique.be



La Sabam a conclu un accord de licence avec Google en vertu duquel ce dernier pourra utiliser le répertoire de la Sabam dans son service musical numérique (une composante de Google Play) dans toute l'Europe et en dehors. Jusqu'à présent, les licences numériques pour les exploitations en ligne du répertoire de la Sabam étaient limitées à la Belgique.

www.sabam.be



LA JOURNÉE DES DISQUAIRES INDÉPENDANTS

Le 21 avril

Le Record Store Day est une journée annuelle de promotion, organisée par les disquaires indépendants afin d'inciter le public à découvrir leurs boutiques. Elle se tient le troisième samedi du mois d'avril et cette année, le 21 avril donc. Des sorties spéciales sont annoncées sur le site de l'événement.

www.recordstoreday.be

FAIRE CARRIÈRE AU QUÉBEC

Suivez le guide !

Comment fonctionnent les intervenants de l'industrie musicale au Québec ? Ai-je une chance de pouvoir m'y produire et d'être pris en charge par le milieu professionnel ? Qui et comment contacter des partenaires ? Le désir de nombreux artistes de la Fédération Wallonie-Bruxelles de découvrir le Québec a motivé la rédaction d'un guide qui vise à faciliter leurs démarches de développement. Bien sûr, cette conquête québécoise est semée d'embûches. Ce guide ne contient pas de formule magique mais il aiguillera les artistes dans leur prospection et leur permettra d'adopter de meilleures stratégies pour des échanges harmonieux avec leurs homologues d'outremer.

Le Guide pratique d'exportation du disque et du spectacle au Québec est édité par Wallonie-Bruxelles Musiques et a été rédigé par Cynthia Bellemare. Il est disponible sur le site de Wallonie-Bruxelles Musiques. En outre, WBM va organiser des sessions de « speed-meetings » d'une 1/2 heure pour toute personne intéressée à rencontrer Cynthia Bellemare. Pour pouvoir planifier ces rencontres, inscrivez-vous !

www.wbm.be (site en construction)
infos : 02 218 62 09

DE CONCERT !

La Fédération Internationale de Festivals De Concert ! a reconduit ses deux coprésidents, Jean-Paul Roland (Eurockéennes) et Paul-Henri Wauters (Nuits Botanique), et élargit son réseau de membres. Deux nouveaux festivals rejoignent également De Concert ! : les Nuits Sonores (Lyon) et Couleur Café (Bruxelles). Le nombre des adhérents est désormais porté à 27 manifestations.

www.deconcert.org

A COMME ARTISTE

Outil d'information, le guide A comme Artiste présente la législation utile pour construire un parcours professionnel dans le secteur artistique. Les objectifs de ce guide sont de permettre une meilleure compréhension des différentes implications de la réglementation sociale pour les artistes et de clarifier la notion ambiguë de « statut d'artiste », d'aider les créateurs à inscrire leurs initiatives artistiques dans une démarche professionnelle et enfin d'orienter les artistes vers les structures compétentes pour leur domaine d'activité ou leur situation face à l'emploi pour leur permettre de réussir leur projet professionnel artistique.

Disponible ici : www.centresculturels-bruxellois.be/A-comme-Artiste

PASSAGE DE TÉMOIN À L'ORCW

L'Orchestre Royal de Chambre de Wallonie, installé depuis sa création à Mons, va bientôt changer de chef. En effet, Augustin Dumay cédera la baguette début 2014 au pianiste français Frank Braley. Frank Braley, 1er lauréat du concours Reine Élisabeth en 1991, entend donner

de nouvelles perspectives à l'orchestre, succédant ainsi à Augustin Dumay qui, une décennie durant, aura réussi à hisser la formation à un très bon niveau.

OCTAVES DE LA MUSIQUE 2013 & 2014

Les Octaves de la Musique de la Fédération Wallonie-Bruxelles récompensent chaque année des artistes, des musiciens, des compositeurs, des instrumentistes et des interprètes de tous les styles de musique. La prochaine cérémonie aura lieu le 29 avril à la Ferme du Biereau (Louvain-la-Neuve). En 2014, pour ses 10 ans, les Octaves de la Musique s'installeront au Flagey le 25 mai.

www.lesoctaves-delamusique.be

JANIS JOPLIN AUX HALLES DE SCHAERBEEK

D'octobre à décembre 2013, les Halles vont offrir à trois jeunes groupes cinq jours de résidence qui seront suivis d'un concert. Tous les aspects techniques seront assurés par l'équipe des Halles, qui aura également suivi les répétitions. Une seule contrainte : assurer pendant ce concert une reprise originale d'un titre de Janis Joplin.

Plus d'infos sur les conditions de participation sur www.halles.be

CAROLINE MUSIC A ROUVERT SES PORTES

Contraint de fermer en septembre dernier après 35 années d'activité, le célèbre magasin Caroline Music a rouvert ses portes dans le centre de Bruxelles, en face d'un autre lieu mythique de la musique : l'Ancienne Belgique. Un étage consacré aux CD et vinyles de seconde main prolonge la vente du neuf.

www.carolinemusic.be

SPOTIFY ABANDONNE LA VENTE EN TÉLÉCHARGEMENT

Après la Fnac qui a décidé d'arrêter la vente en ligne, c'est au tour de la plate-forme Spotify de renoncer à son contrat signé en mars 2009 avec 7Digital et qui permettait de proposer des morceaux en téléchargement. Un marché largement dominé par iTunes, la Fnac renvoie d'ailleurs vers le géant à la pomme, que Spotify abandonne aujourd'hui tout en assurant qu'il est toujours possible d'utiliser les crédits valides qu'il vous resterait. Le groupe simplifie ainsi son offre et se concentre sur le streaming avec pas moins de 15 millions de titres disponibles pour 20 millions d'utilisateurs.

www.spotify.com

BONNE NOUVELLE POUR LES DJ

La Sabam a décidé de supprimer la perception des droits d'auteur auprès des disc-jockeys. En effet, la société de gestion de droits d'auteur Sabam et la société de gestion pour les droits des producteurs de musique Simim demandaient annuellement une indemnité pour couvrir les droits d'utilisation de copies de musique dans les lieux publics, en principe interdit sans l'autorisation explicite des ayants. La licence de DJ assure cette autorisation et celle-ci deviendra gratuite en ce qui concerne la Sabam pour autant que les DJ promettent que leur source originale est légale, selon le community manager de la Sabam, Siegfried Bakelants. La Simim continuera quant à elle à percevoir les droits voisins.

www.sabam.be



CONCOURS CIRCUIT X 2

Electro & Pop Rock

Les 4 finalistes du Concours Circuit Électronique, Lapsus presents, Ucture, Axhan Sonn et Bishp Dust ont défendu leur projet le 7 décembre dernier au Recyclart et c'est à Bishop Dust qu'a été décerné le prix du jury. C'est Billions of Comrades qui a quant à lui remporté le Concours Circuit Pop Rock le 15 décembre dernier au Botanique. L'asbl Court Circuit édite à l'occasion de ces différents concours des compilations vinyle ou CD.

www.concours-circuit.be

LASEMO DÉMÉNAGE

Durablement à Enghien ?

La prochaine édition du festival LaSemo n'aura plus lieu à Hotton mais bien à Enghien. Depuis 5 ans, le festival prenait ses quartiers sur le site de l'île d'Oneux, rassemblant près de 20.000 personnes mais c'est désormais dans le Parc d'Enghien que vous pourrez fêter la musique dite « durable ».

www.lasemo.be

DIAPASON D'OR

Sébastien Walnier, du Trio Talweg, primé !

Fondé en 2004, le Trio Talweg avait déjà reçu un Diapason d'Or pour son premier album en 2008. Sébastien Walnier, le violoncelliste de l'ensemble, a quant à lui été distingué par l'Union de la Presse Musicale Belge et Bozar Music par le Prix du Jeune Musicien de l'année 2012, distinction partagée avec le jeune compositeur flamand Stefan Prins.

PURE FM
...ET L'AVENIR DU ROCK BELGE

Le dimanche 3 février dernier, Sylvestre Defontaine, animateur de Drugstore sur Pure FM, proposait une émission spéciale autour de la question *Le rock belge francophone est-il voué à piétiner ?* En studio, différents acteurs du secteur ont débattu avec les auditeurs. L'émission est toujours podcastable sur le site de PureFM.

www.rtbf.be/purefm



GET YOUR FUNK LE DOC !

Une expérience en danse urbaine

Get your Funk est un documentaire qui témoigne d'une expérience exceptionnelle lorsque de jeunes danseurs hip hop se sont engagés dans une formation professionnelle inédite en Belgique. Il révèle les rêves de danseurs aux parcours atypiques et tente de répondre à une question au fondement de la carrière artistique : *Pourrais-je vivre de mon art ?*

On retrouve ainsi au générique de ce film : DJ Aral (Aural & Sauzé), Brice Deloosse (Sparkling Bits), B.Flow (Alerte Urbaine), Gaspard Herblot, Simon LeSaint (Vaya Con Dios), Angélique Kaba, Turtle Master (Crewstacé, Zulu Nation), Angélique Willkie (Zap Mama, Ez-3kiel, Zita Swoon, Slang) et Pitcho Womba Conga (Pitcho).

Get your Funk, de Anne Closset et Carine Demange (Athanor Production, 2012)

Le dvd, comprenant un livret de 20 pages sur les danses urbaines, peut être commandé via www.athanor-production.be.

NOUVEAU LABEL : TALK

Un nouveau label a vu le jour. TALK est mené par Julien Paschal (ex-Sharko, ex-V.O. et Gaëtan Streele) et Daniel Bleikolm. Première signature : John And The Volta et première sortie, l'EP Empirical prévue en avril.

www.facebook.com/TalkLabel

DIAPASON D'OR POUR CHRISTIAN ARMING ET L'OPRL

Paru chez Fuga Libera, le nouvel enregistrement Franck de l'OPRL, enregistré en juin 2012, a été récompensé par la revue Diapason.

www.diapasonmag.fr

**WORLD MUSIC
DAYS 2014**

Le 86^e festival de la Société Internationale pour la Musique Contemporaine se déroulera du 3 au 12 octobre 2014 à Wrocław en Pologne. Le Forum des Compositeurs y avait envoyé une sélection de pièces de compositeurs de la Fédération Wallonie-Bruxelles et c'est la pièce de Todor Todoroff qui a été sélectionnée par le jury du festival. Pour le festival 2013, qui se déroulera à Vienne, Bratislava et Kosice, c'est la pièce *Flou Siffié* de Denis Bosse qui avait été choisie.

www.compositeurs.be

**LA COMMISSION
EUROPÉENNE A
UNE STRATÉGIE
POUR LA CULTURE**

La Commission européenne a présenté fin septembre sa stratégie pour «stimuler la croissance dans le secteur de la Culture et de la création». Elle met ainsi l'accent sur le potentiel économique du secteur, ses capacités d'emploi, son effet d'entraînement. La Commission liste des actions à lancer : améliorer les relations entre création et éducation pour renforcer les compétences et les conditions d'apprentissage ; faciliter l'accès au financement des petites structures culturelles ; permettre aux entreprises artistiques et culturelles d'élargir leur marché, (diffusion numérique) ; faciliter le rayonnement international en améliorant les coopérations et le partage des ressources ; renforcer «la pollinisation transsectorielle».

ec.europa.eu

MODERNITÉ MUSICALE AU XX^e SIÈCLE & MUSICOLOGIE CRITIQUE

Célestin Deliège, le précurseur

Ce colloque se déroulera pendant le festival Ars Musica et sera illustré par des concerts. À la création du festival et pendant un bon nombre d'années, Célestin Deliège en aura été un des principaux conseillers. En dédiant ce colloque à sa mémoire, les organisateurs ont voulu à la fois rappeler son rôle dans la prise de conscience des problèmes posés par la création et la diffusion des musiques nouvelles depuis 1950, rendre hommage à sa perspicacité, à l'originalité de sa réflexion mais aussi donner le diagnostic d'experts belges et étrangers particulièrement qualifiés sur l'état des questions qu'il avait souvent été le premier à soulever et à étudier.

Du 21 au 23 mars 2013 au Palais des Académies à Bruxelles - www.academieroyale.be



... AND VLEK FOR FREE

Cadeau d'anniversaire !

Le label électro Vlek offre l'entièreté de son catalogue en téléchargement gratuit, la totalité de deux années de sorties digitalement disponibles. Histoire de boucler les deux premières années d'existence du label et d'entamer un nouveau cycle et puis histoire aussi de mettre à votre écoute un son de qualité plutôt que de piètres MP3 disponibles de ci et de là sur le net. Et si vous achetez prochainement une version vinyle pour soutenir l'initiative ? vlek.tumblr.com



PIERRE BOULEZ

Messagesquisse

Messagesquisse est une véritable étude sur les rapports étroits que peuvent entretenir le matériau, le temps et l'espace. Pierre Boulez décrit le projet de cette pièce au travers de son titre, un mot-valise qu'il a voulu offrir comme témoignage de son amitié envers Paul Sacher. L'oeuvre renferme des messages qui lui sont adressés personnellement et sont codés de façon symbolique, comme dans une esquisse. Quels sont ces codes symboliques ? Comment fonctionnent-ils, comment sont-ils musicalisés et comment agissent-ils sur notre perception ? C'est à ces quelques questions que cet ouvrage se propose de répondre.

Messagesquisse, Lorsque matériau, temps et formes s'harmonisent, de Jean-Marie-Rens et Pierre Bartholomé, Académie royale de Belgique, 86 pages.

www.academieroyale.be



STROMAE

Maestroclass

De Stromae, on connaît maintenant les Leçons... Le chanteur, auteur-compositeur, nous fait découvrir ses morceaux sous un autre jour en dispensant sur la toile des leçons vidéo dans lesquelles il met à jour le processus de composition de ses titres. Ces véritables vidéo-clip faisant la part belle à la légèreté et à l'humour sont tournés dans des lieux insolites qui nous emmènent des toits de Paris et des quais de Seine sur une gondole à Venise en passant par le supermarché. Rigolo.

www.stromae.net



RAP CONTEST

Tonino, grand gagnant du concours

Le Rap Contest est un tremplin mettant en avant la qualité scénique des MC's de la Fédération Wallonie-Bruxelles. Pour la deuxième fois, Lézarts Urbains vise via ce concours à sensibiliser les rappeurs sur l'importance de la scène dans leur processus de développement. C'est Tonino qui emporte cette seconde édition.

www.rapcontest.be

LES NOUVELLES TÊTES !

Nouveau directeur pour les Halles de Schaerbeek en la personne de Christophe Galent. *Le projet de M. Galent a été retenu pour son caractère novateur et créatif tout en s'inscrivant dans le parcours historique et la singularité des Halles, ressort-il du communiqué de l'institution culturelle.*

Un des postes les plus importants dans la musique en Belgique, la direction de la musique au Palais des Beaux-Arts, s'est récemment libéré suite au départ à la pension de Christian Renard. Ce dernier aura passé plus de vingt années dans la maison, organisant plus de 240 concerts par an et invitant à Bruxelles les solistes et les orchestres les plus prestigieux. C'est Ulrich Hauschild, désormais ex-directeur général du Kunstfest Weimar Festival, qui lui a succédé.

Corinne Boulanger succèdera à Jean-Pierre Hautier, décédé en octobre dernier, aux commandes de la chaîne de radio La Première - RTBF.

FÊTE DU 1^{er} MAI

Working Class Hero

Un concours intitulé *Working Class Live* est lancé afin de trouver le groupe ou l'artiste qui ouvrira les traditionnels concerts de la Place Rouppe lors de la Fête du 1^{er} mai 2013. Le concours s'adresse aux artistes et groupes (amateurs, semi-pro ou pro) de Bruxelles pratiquant toute musique actuelle. Deux tours de sélection auront lieu : une sélection de quatre demi-finalistes, suivie d'une soirée-concerts qui donnera l'occasion à un jury et au public d'élire le finaliste.

www.workingclass-live.org

RENCONTRE Quatuor 'Tana L'esthétique de la saturation



Sans aucun doute, la singularité du Quatuor Tana repose sur son répertoire, original et résolument contemporain. Les quatre musiciens aiment explorer les univers sonores pour élargir le cadre du concert et chercher dans la création contemporaine une expression toute personnelle. Aujourd'hui, le quatuor poursuit son exploration de la saturation pour un concert exceptionnel dans le cadre d'Ars Musica.

BENJAMIN BROOKE

Comment l'aventure du Quatuor Tana a-t-elle commencé ?
Antoine Maisonhaute : L'enjeu de former un quatuor m'est venue lors d'une mission diplomatique française à Madagascar, dans la ville d'Antananarivo dite «Tana». La composition actuelle avec Chikako Hosoda, Maxime Desert et Jeanne Maisonhaute date de 2010, une année pendant laquelle nous avons mis un grand coup d'accélérateur pour défendre le répertoire contemporain en concert. Nous avons ensuite eu la grande chance qu'un de nos concerts soit diffusé sur Arte et mis en ligne sur leur site. À partir de là, les compositeurs ont commencé à nous contacter. Ça a été une carte de visite géniale et un formidable coup de projecteur sur le quatuor.

Comment opérez-vous vos choix ?
Nous essayons d'avoir une palette complète entre Mozart et la création contemporaine. Parce qu'en concert, nous aimons proposer une pièce du grand répertoire à côté d'une pièce du 20^e et d'une création et de faire découvrir des œuvres à un public qui ne les aurait pas écoutées autrement. Du coup, quand on choisit une pièce, on la défend partout et tout le temps. L'idée c'est de prendre le temps de travailler avec le compositeur, de se familiariser avec son esthétique.

Lauréat de la Fondation ProQuartet, le quatuor bénéficie de l'enseignement des grands maîtres du quatuor...

En France, ProQuartet a permis de démocratiser et de revaloriser le quatuor à cordes. Les quatuors comme Ébène, Psophos ou Tercea, y sont tous passés. Cela nous permet de travailler avec les grands noms de la musique de chambre et de profiter de toute leur expérience. On découvre aussi plein d'astuces spécifiques au quatuor à cordes et qu'on n'enseigne pas au Conservatoire. Je pense par exemple au système d'accord, à savoir que pour le quatuor, on ne se s'accorde pas en quinte comme à l'oreille. C'est vraiment du domaine du truc !

Aujourd'hui, vous poursuivez votre exploration de l'esthétique de la saturation lors d'un concert au Bozar dans le cadre d'Ars Musica...

Oui, c'est une notion autour de laquelle nous avons beaucoup travaillé avec des compositeurs comme Franck Bedrossian, Yann Robin et Raphael Cendo. Lors de ce concert, nous créerons son deuxième quatuor qui promet d'être une belle surprise, une sorte de grande remise en question de l'utilisation de l'archet.

Qu'est ce que la notion de saturation en musique de chambre ?

C'est un bruit blanc qui peut se rapprocher du son d'une guitare électrique saturée ou d'un scratch de platine. Il y a toute une palette que nous exploiterons dans cette pièce qui demande une grande virtuosité. Car en le poussant au bout de lui-même, Raphael Cendo travaille aussi sur la saturation physique de l'interprète. Un moment donné, l'œuvre est si intense qu'on perd nos repères et qu'on est à la limite d'une perte de contrôle totale. C'est précisément à ce moment-là que cela devient intéressant.

Vous êtes le premier ensemble de musique de chambre à avoir remplacé les pupitres par des tablettes électroniques, quel est l'apport des nouvelles technologies dans votre travail ?

C'est par pur pragmatisme. Lors d'un concert où il ne nous était pas possible de tourner les pages, nous avons scanné la partition sur un ordinateur portable et y avons associé une pédale pour tourner les pages. Un des intérêts, c'est qu'on peut travailler avec les scores complets, ce qui permet de mieux comprendre les intentions du compositeur. Aujourd'hui, nous sommes passés à l'iPad avec une qualité d'écran nettement supérieure et un logiciel qui permet de noter directement sur la partition. C'est avec des petites choses comme celles-là, qu'aujourd'hui, on peut continuer de réinventer le concert.

www.tanastringquartet.be

En concert :
24 mars 2013, Bozar, Bruxelles. Dans le cadre d'Ars Musica.
Plus d'info sur www.arsmusica.be



RENCONTRE

Benoît Mernier

L'éveil des désirs

Qui de l'homme et de la femme est à l'origine de l'inconstance en amour ? Telle est la question originelle posée dans *La Dispute*, le nouvel opéra de Benoît Mernier d'après la pièce de Marivaux. Hasard ou coïncidences, après *Frühlings Erwachen*, le compositeur continue d'explorer l'éveil des désirs et les tourments de la jeunesse. Pour cette création mondiale, il collabore avec les metteurs en scène allemands Karl-Ernst et Ursel Herrmann qui pour la première fois s'attaquent à une œuvre contemporaine.

BENJAMIN BROOKE

« *La prise de risque est un formidable antidote à l'ennui !* »

quelques jours de la création de votre second opéra, quel est votre état d'esprit ?

Benoît Mernier : Je dirais que je suis dans un état à la fois d'excitation et d'angoisse. Le plus compliqué quand on est compositeur, c'est d'avoir le contrôle du temps réel. Or l'opéra, par définition, est un art de la conjonction. Et la musique n'en est qu'un des éléments. Du coup, la vraie sensation temporelle, on ne peut l'avoir que le soir de la première quand tous les éléments vivent et vibrent ensemble dans l'espace scénique.

Pour l'écriture du livret, vous êtes partis d'une pièce peu connue de Marivaux. Comment s'explique cette relative méconnaissance ?

D'après moi, elle s'explique par l'étrangeté et la modernité de son propos. Mais *La Dispute* est ancrée dans l'histoire du théâtre par la mise en scène mythique qu'en a fait Patrice Chéreau en 1973, même si il n'en reste aucune trace visuelle. En ramenant Marivaux plus du côté de Sade que du côté des *Précieuses Ridicules*, Chéreau a réussi à faire oublier l'image qu'on a souvent de lui. Toute cette idée de marivaudages, d'ailleurs inventée de son vivant, qui est tout-à-fait réductrice de son œuvre.

Quel est le propos de *La Dispute* ?

Une expérience diabolique met en contact quatre jeunes gens qui ont grandi à l'écart du monde. Sous les yeux du public, ils découvrent l'amour et les premières trahisons. Avec ce dispositif, Marivaux place ses personnages sous un microscope, avec tout ce que cela a de cruel, mais toujours avec une certaine légèreté et une tendresse pour le genre humain qui lui est propre.

Comment écrit-on une musique pour un texte ?

Quand on choisit une pièce pour un opéra, il faut s'assurer que la musique peut y apporter quelque chose. Ici, j'avais quelques idées sur les directions différentes que la musique pouvait faire prendre à la pièce. Mais quand on adapte le texte, on est obligé de le réduire. Donc si on perd quelque chose d'un côté, on doit forcément y ajouter autre chose de l'autre. C'est comme ça

qu'avec Ursel Herrmann et Joël Lauwers, avec qui j'ai travaillé sur le livret, on a eu l'idée d'ajouter les personnages d'Amour et de Cupidon. L'idée nous est venue à la lecture d'une autre pièce de Marivaux, *La Réunion des Amours* dans laquelle Amour et Cupidon se disputent pour savoir quel est le véritable amour. L'introduction de ces personnages, nous permet une mise en abîme intéressante où le public se retrouve lui-même dans une position de voyeur.

Quelles sont les contraintes que vous vous êtes imposées pour écrire ?

Dans le travail de composition, on est obligé de restreindre le champ des possibles et le plus compliqué pour un compositeur, c'est de faire des choix. Pour l'écriture de cet opéra, la seule contrainte que je me suis fixée concerne l'instrumentarium : un petit orchestre de trente cinq instruments avec des percussions, un piano et une harpe. Il est vrai que je n'ai pas choisi la facilité avec cette pièce et le choix de son traitement. Mais comme l'écriture musicale m'a pris deux ans, en travaillant tous les jours, je voulais être certain de ne pas m'ennuyer. Et la prise de risque est un formidable antidote à l'ennui !

Une nouvelle fois, c'est le thème de la jeunesse et de l'éveil des désirs que vous abordez. Ce choix était-il conscient ?

Non, je n'ai pas réellement cherché à garder une thématique même si ce sont forcément des thèmes qui me parlent. J'ai lu énormément avant de me décider et j'ai beaucoup hésité avec d'autres pièces qui n'avaient aucun lien avec cela. Je dirais que ce qui rapproche les deux œuvres, c'est le choix d'un dispositif fort, qui permet aux auteurs de regarder les sentiments à la loupe. Mais le traitement que j'en fais est totalement différent.

Notamment dans la forme...

Pour *Frühlings Erwachen*, j'avais utilisé la forme « durchkomponiert », une sorte de déroulement continu de la narration musicale, comme dans la plupart des opéras de Wagner. Alors qu'ici, cela se rapproche davantage de l'opéra du XVIII^e avec des scènes bien différenciées faites d'airs et de récitatifs. Mais surtout, on passe du chanter au parler avec différentes modalités

d'expression et de techniques. Je voulais une pluralité dans le traitement, quelque chose de très rythmé, proche du théâtre, qui correspond bien à la langue française.

Pour la première fois, vous avez travaillé avec les metteurs en scène allemand Karl-Ernst et Ursel Herrmann, comment s'est passée cette collaboration ?

C'était un défi car nous ne venons pas du même monde. Mais à l'opéra, les fusions qui fonctionnent sont souvent celles qui ont un côté un peu improbable. C'est quand les choses paraissent trop évidentes, qu'il faut se méfier ! Avec Ursel Herrmann et Joël Lauwers, nous avons commencé à travailler sur le livret un an et demi avant que je n'écrive la moindre note. Du coup, au moment de composer, j'avais bien la dramaturgie en tête et la garantie que nous avançons tous dans la même direction. Car pour moi, écrire un opéra, c'est donner du sens à chaque mesure, à chaque note.

Et la mise en scène à proprement parler, quand a-t-elle pris forme ?

Si Ursel a travaillé sur le livret et Karl-Ernst sur tout ce qui est visuel - décors, lumières et costumes - la mise en scène, c'est réellement ensemble qu'ils l'ont pensée. C'est leur force. Ils commencent par des lectures et progressivement ils affinent pour arriver à un geste extrêmement précis. C'est une sorte de maïeutique qui prend du temps et où peu de place est laissée à l'improvisation. Il faut dire que les conditions artistiques offertes par La Monnaie sont exceptionnelles et l'investissement des équipes tant artistiques, que techniques et organisationnelles est total. C'est essentiel car si on veut faire passer aux spectateurs une œuvre que par définition ils ne connaissent pas, il faut que l'emballage soit particulièrement soigné.

.....
Du 5 au 19 mars 2013, La Monnaie, Bruxelles
Plus d'info sur www.lamonnaie.be
.....

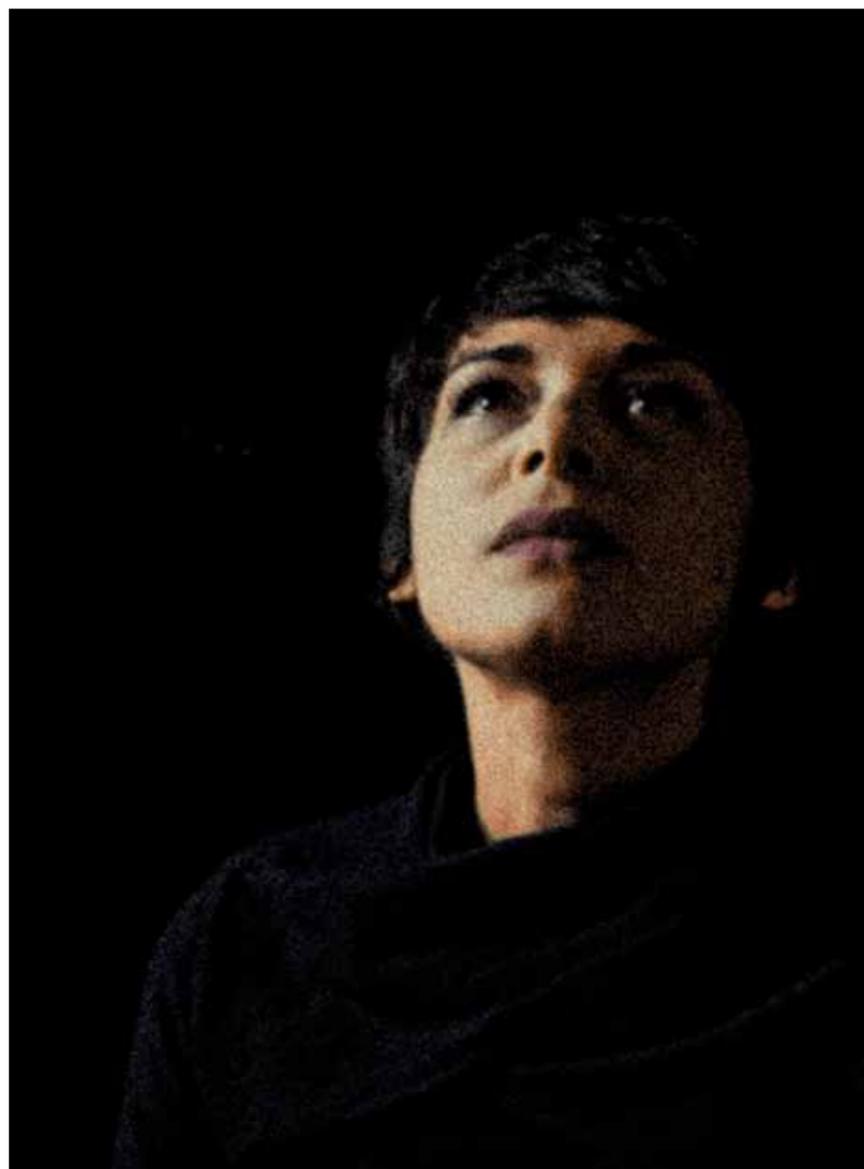
ENTRETIEN

Mélanie De Biasio

montre la voix

Mélanie De Biasio a tout d'un petit oiseau tombé du nid. Mais les apparences sont parfois trompeuses. Après la sortie remarquée de son premier album en 2007, avec *No Deal*, Mélanie De Biasio s'affirme et embrasse d'autres styles musicaux. De sa voix sobre et profonde, elle impose un univers singulier, à la fois sensuel et mélancolique.

BENJAMIN BROOKE



© Olivier Bonnet

On se trompe si on vous imagine issue d'une famille de musiciens ?

Mélanie De Biasio: Mes parents n'étaient pas musiciens, mais leurs parents l'étaient et ils ont toujours baigné dans la musique. Mon grand-père maternel était multi-instrumentiste. Le jour il travaillait à Cockerill, le soir il jouait dans tous les bals populaires de la région. C'était sa vie. Mon père est un énorme fan de blues et de rock, de Jimmy Hendrix à Eric Clapton, en passant par Pink Floyd et David Bowie, tandis que ma mère m'a transmis son amour de la chanson française. Toutes ces influences font ce que je suis aujourd'hui.

Vous êtes originaires de Charleroi, quel lien entretenez-vous avec la ville ?

J'adore Charleroi. Aujourd'hui, il s'y passe de plus en plus de choses. Et les Carolos se permettent même de recommencer à rêver. C'est par là que ça commence. Pendant toutes ces années de déclin industriel, beaucoup ont vécu des choses difficiles. Cela les a rendus extrêmement sincères. Du coup, ils n'aiment pas ce qui est tiède. Quand on ne vous aime pas, on ne vous aime pas mais alors quand on vous aime, on vous aime !

À quel moment vous êtes-vous rendue compte que vous aviez une voix ?

À l'école, je n'ai jamais été bonne élève. Il fallait apprendre plein de choses par cœur et pour moi, cela manquait de sens. Mais dès qu'il y avait moyen de faire des rencontres ou de jouer ensemble, je me donnais à fond. Un peu par hasard, j'ai commencé la flûte traversière. Je suis ensuite entrée à l'Harmonie de Charleroi avec laquelle nous sommes partis en tournée au Canada. Ça été une révélation ! Je me suis rendu compte que la musique pouvait être un moyen de s'exprimer et de communiquer avec les autres.

Votre salut est donc venu de votre entrée au Conservatoire...

Pour moi, le Conservatoire a été une formidable plateforme de rencontres. Je n'ai pas réellement eu de professeur de chant mais j'y ai rencontré plein de super musiciens comme Steve Houben, Pascal Mohy ou Sam Gerstmans. Et pendant ces années, j'ai beaucoup tourné, notamment avec le Harmadik Fül Trio. Ça a été mon école. Je me suis rendu compte que c'est en allant au charbon que j'apprenais le plus. Même si de temps en temps, je me suis casée la figure...

« La pression négative et les problèmes d'ego, ils peuvent rester au vestiaire, je n'ai pas le temps pour ça ! »

C'est à cette époque que vous participez à la grande aventure d'Orange Kazoo...

On a pal mal tourné avec Orange Kazoo, notamment en Russie où nous avons voyagé pendant un mois dans des conditions difficiles. J'en suis revenue avec une méchante infection pulmonaire et pendant près d'un an, j'ai perdu ma voix. J'ai dû repartir à zéro, avec des cours de logopédie. Cette année m'a permis de réfléchir sur ce que je voulais vraiment faire. Quand on perd ce qu'on a de plus cher, automatiquement on se recentre sur l'essentiel. Je me suis rendu compte que je n'avais plus de temps à perdre. Le show et les paillettes, ce n'était pas pour moi !

Vous avez connu une forme de renaissance...

Oui, petit à petit ça a été mieux. J'ai recontacté Steve Houben qui m'a directement fait confiance et m'a engagé pour une série de dates. Je me suis retrouvée avec des musiciens que je ne connaissais pas. C'étaient tous des pros et les choses devaient aller vite. J'ai dû apprendre à être vive, flexible et claire dans ce que je voulais. Ça a été très formateur. Cela m'a appris comment en tant que leader on pouvait faire passer des choses d'une chouette manière.

Quelles sont les voix qui vous inspirent ?

J'aime Nina Simone, Betty Carter, Abbey Lincoln... et Billie Holiday bien sûr. À l'école, on me parlait tellement de Billie, qu'au final je n'avais plus envie de l'écouter. Finalement, c'est bien plus tard que je suis tombée sur un disque et que j'ai flashé. Il m'a fallu du temps pour y aller par moi-même. Je n'aime pas me sentir poussée dans le dos ! Mais le jazz vocal, ce n'est pas quelque chose qui me branche en soi. C'est plus du côté du blues, que je trouve des choses qui me font vibrer.

Qu'écoutez-vous en ce moment ?

En ce moment, c'est le roots reggae ! Bob Marley évidemment, mais aussi Burning Spear, The Gladiators ou Delroy Washington. Moi qui n'écoutais que des vinyles et qui du coup étais restée bloquée en 1979, je commence à écouter ce qui se passe aujourd'hui. J'adore James Blake, Antony & the Johnsons et Radiohead. Et récemment, les gens de chez [PIAS] m'ont fait découvrir Agnes Obel. Son disque m'a apporté du réconfort pendant cet hiver, comme seul un disque de Leonard Cohen peut le faire.

Depuis la sortie d'A stomach is burning en 2007, on vous avait quelque peu perdu de vue. Que faisiez-vous ?

C'est vrai que j'ai pris mon temps pour sortir ce deuxième disque mais pour moi, il fallait que cela ait du sens, que ce soit fluide. Écrire, ce n'est pas quelque chose de régulier. Quand ça vient, tant mieux mais quand ça ne vient pas, je fais autre chose. J'ai par exemple travaillé avec l'asbl Avanti qui fait de la réinsertion sociale à travers l'art et l'artisanat. Alors que mentalement j'étais très occupée à penser ce nouvel album, ça m'a fait du bien de sentir que je pouvais être utile. L'artiste a un rôle social qu'il doit pouvoir développer. Je me suis donc retrouvée à Jamioulx à travailler avec des prisonniers. J'ai commencé par improviser un blues, en leur demandant de faire de la pulsation. J'ai dû retrouver moi-même du plaisir à faire des choses simples car pour transmettre de l'enthousiasme, il faut être soi-même enthousiaste. Et petit à petit, ils se sont mobilisés. Quel bonheur !



En décembre dernier, on a pu vous voir en première partie d'Arno à l'Ancienne Belgique. Qu'avez-vous retiré de cette nouvelle expérience ?

Son univers n'est pas du tout jazz mais il s'en fout, il a simplement été touché par ce que je faisais. Je me suis donc retrouvée devant un public qui ne me connaissait pas mais avec la simple envie de les rencontrer. Alors la pression négative et les problèmes d'égo, ils peuvent rester au vestiaire, je n'ai pas le temps pour ça ! Pour moi, jouer dans des clubs de jazz, des grandes salles comme l'AB ou dans un appartement, du moment qu'il y a une rencontre derrière, je suis partante !

Vous revenez donc avec No Deal. Qui dit nouvel album, dit nouveau son aussi ?

Je dirais qu'il est à la fois proche et différent du premier. Proche au niveau de la pose de voix, comme une sorte de force tranquille. Mais avec ce disque, je m'affirme davantage. Et dès le premier titre,

l'univers est planté. Il n'y a pas de contrebasse car avec mon précédent contrebassiste cela ne s'est pas mis. Et comme je ne sais pas remplacer mes musiciens, je préfère changer ma formation et découvrir un nouvel instrument.

Vous vous êtes aussi lancée dans la production, comment avez-vous assumé cette nouvelle casquette ?

Oui, j'ai eu envie de produire ce disque moi-même, c'est un métier que je ne connaissais pas. Je me suis aussi beaucoup amusée au niveau mixage. Je me suis donc mise à Protools. Quand tu as une idée assez précise dans la tête, et que tu apprends à maîtriser les outils techniques pour y arriver, quel pied ! Mais ça prend du temps. Jean Vanesse a été génial parce qu'il m'a guidé. Il m'a dit : *Je proposerai des idées mais serai surtout ton interface technique pour arriver là où tu souhaites aller.* C'est exactement cela dont j'avais besoin.

Le disque sort chez [PIAS], plutôt inattendu pour un disque de jazz. Comment s'est passée la rencontre ?

Très simplement. J'ai demandé à un ami de leur donner le disque. Ensuite, je les ai appelés et j'ai été les voir. Même s'ils ne faisaient pas de jazz, je me suis dit que le disque n'était pas qu'un disque de jazz. Avant tout ce sont des histoires que je raconte, un peu comme Miles Davis dans *In a Silent Way*. Ils ont tout de suite flashé même si au départ ils ne savaient pas comment le sortir. Pour moi ce qui est important, c'est de pouvoir rallier le jazz à d'autres styles. Et le fait d'avoir signer chez [PIAS] me permet d'embrasser tous ces autres univers. Au final, on est tous habités par les mêmes choses...

Concerts Sortie d'album :
20 mars, Botanique Bruxelles
Plus d'info sur www.botanique.be

23 mars, Eden, Charleroi
Plus d'info sur www.charleroi-culture.be



RENCONTRE

LG Jazz Collective

Petits arrangements entre amis

Revisiter la musique des compositeurs liégeois, c'est l'idée originale du LG Jazz Collective. Autour du guitariste Guillaume Vierset, le collectif réunit tout simplement le meilleur de la génération émergente du jazz. Tout spécialement créé pour le festival Jazz à Liège 2012, le projet évolue rapidement et s'ouvre à de nouveaux horizons.

BENJAMIN BROOKE

C'est à l'initiative de l'asbl Ça Balance que vous avez monté le LG Jazz Collective, un projet qui au départ devait être un one shot...

Guillaume Vierset : Oui, cela fait dix ans que *Ça Balance* aide des groupes de jeunes musiciens à se faire connaître à travers du coaching, des enregistrements ou des concerts. C'est dans le cadre de cet anniversaire qu'ils m'ont proposé de monter le projet pour le festival Jazz à Liège. L'idée de départ était de réunir des musiciens liégeois et de revisiter la musique liégeoise, au sens le plus large : Bobby Jaspar et René Thomas évidemment, ou plus près de nous, Guy Cabay, Robert Jeanne mais aussi Grétry dont on fête cette année le bicentenaire de la mort et dont j'ai réarrangé en jazz un thème que tous les Liégeois connaissent bien car c'est celui qui sonne tous les quarts d'heure à la cathédrale !

Dans la foulée, vous participez aux Leffe Jazz Nights où vous remportez le prix Jeunes Talents. Cela vous a conforté dans l'idée de continuer ?

Oui, cela m'a donné l'envie de me donner à fond dans les arrangements. Depuis, j'ai quelques peu changé la composition du septet car je voulais des qualités bien précises. Au niveau du répertoire, nous nous sommes ouverts. Je me suis tourné vers des compositeurs contemporains comme Alain Pierre, Pirly Zurstrassen, Pascal

Mohy, Nathalie Loriers et Igor Gehenot. J'ai aussi composé certains morceaux moi-même. Tout a été très vite et c'est très bien comme ça.

Pourquoi avoir choisi cette formule du septet ?

L'idée vient du SF Jazz Collective, l'ensemble All Star monté autour de Joshua Redman. C'est cette idée de collectif avec de fortes individualités que nous défendons mais avec des jeunes musiciens émergents. Au niveau de l'esthétique musicale, je dirais que j'ai été influencé par le Pat Metheny Group ou Brad Mehldau, particulièrement son album *Highway Rider* où il est accompagné par un orchestre philharmonique. J'ai bien entendu aussi beaucoup écouté les grands arrangeurs comme Duke Ellington ou Count Basie.

Au niveau des arrangements, qu'est-ce que cette formule vous permet d'exploiter ?

Cela permet d'y mettre ma patte et de développer une esthétique propre. Pour ça, le fait d'avoir une section de cuivres permet des millions de possibilités. Je suis aussi pas mal influencé par la pop ou le rock. Harmoniquement cela peut être plus simple pour laisser plus de place à l'énergie. Mais le plus gros challenge, c'est de réussir à faire une musique qui ne soit pas élitiste et que nous puissions aussi jouer ailleurs que dans le cercle des clubs de jazz.

Comment les rôles sont-ils distribués au sein du collectif ?

Il n'y a pas de hiérarchie entre nous. Comme je connais parfaitement les musiciens, si je trouve qu'un thème correspond plus particulièrement à un instrument, je le mets en première voix. Même chose pour le piano et la guitare, comme ce sont deux instruments harmoniques, on essaie de ne pas se marcher dessus, quand il y en a un qui accompagne, l'autre fait la mélodie... Mais cela reste avant tout du jazz et l'improvisation a une importance capitale.

Un projet de disque doit déjà être dans les cartons, non ?

Nous avons enregistré un premier EP. On sera présent sur la compil 2013 de *Ça Balance* avec un morceau composé par Alain Pierre, quelqu'un qui compte beaucoup pour moi car il a été mon professeur pendant dix ans. Mais le projet de disque, il est là, mais on ne sait pas encore quand, avec qui ou comment...

LE LG JAZZ COLLECTIVE

Guillaume Vierset - Guitare, arrangements
Jean-Paul Estiévenart - Trompette
Laurent Barbier - Saxophone alto
JF Foliez - Clarinette, saxophone tenor
Igor Gehenot - Piano
Félix Zurstrassen - Contrebasse
Antoine Pierre - Batterie



Veence Hanao
Loweina Laurae
Autoprod./Are Music

RENCONTRE Veence Hanao *Le poète du bitume*

Rappeur de l'ombre, il avait été révélé voici quatre ans avec *Saint-Idesbald*, un album aux ambiances casanières qui lui a pourtant ouvert toutes les portes. Avec *Loweina Laurae*, Veence Hanao impose définitivement un style singulier et une écriture sur le fil. Avec lui, le hip-hop du futur, c'est déjà aujourd'hui.

LUC LORFÈVRE

Jo Dekmine, directeur du Théâtre 140 qui vous a accueilli en résidence, dresse un parallèle entre votre écriture et celle de Léo Ferré, de Serge Gainsbourg ou encore d'Alain Bashung. Un beau compliment, non ?

Veence Hanao : Pour moi, c'est même hors propos. Ce sont des monuments qui sont définitivement hors d'atteinte. Si Jo Dekmine dresse un parallèle avec ces auteurs, c'est peut-être au niveau de la démarche partagée. Comme Gainsbourg, j'adopte un ton parlé/chanté nonchalant dans mes interprétations. À l'instar de Ferré qui parvenait à vous faire suffoquer avec des textes s'étirant sur des chansons de six minutes, il m'arrive aussi de me laisser aller dans une écriture très dense. Et pour Bashung, le point commun est peut-être à chercher du côté de ma prose sombre.

Quel est le fil rouge de *Loweina Laurae* ?

Même si *Loweina Laurae* n'est pas un album concept, je me rends compte que la thématique de la ville revient régulièrement dans mon propos. Alors que j'avais écrit *Saint-Idesbald* en m'isolant dans une maison du littoral, j'ai ressenti le besoin de rester à Bruxelles pour accoucher de ce nouvel album. Tout en étant attiré par les grandes mégapoles, je ne crois toutefois

pas que l'être humain soit fait pour vivre longtemps dans un tel environnement. Dans *Loweina Laurae*, les protagonistes de mes chansons sont confrontés à la violence urbaine. Pas celle qui s'étale dans les colonnes de la *DH*, mais bien une violence plus sournoise faite de contraintes pesantes, de pression et de schémas très rigoureux qui laissent finalement peu de place à l'épanouissement personnel. Une chanson comme *Mickey Mouse* parle clairement de ce sentiment d'aliénation.

Même si les héros de vos chansons vivent en ville, ils souffrent tous de solitude.

C'est ce que j'observe autour de moi. Beaucoup de gens disent avoir une vie sociale parce qu'ils ont plein d'amis sur Facebook ou qu'ils envoient des tweets à longueur de journée, mais le soir, ils se retrouvent seuls chez eux.

Dans la single *Chasse et Pêche*, vous chantez : *Si ce n'est pas extrême, ça m'emmerde. C'est vrai ?*

C'est ce que j'observe autour de moi et c'est aussi un peu mon comportement. On vit dans une société où il n'y a plus de moyenne. Soit on bosse comme un malade, soit on glande. Soit on s'enferme chez soi le vendredi soir, soit on sort toute la nuit en profitant de tous les excès qui s'offrent à nous.

Votre projet artistique est aux frontières des genres hip-hop et chanson. C'est un handicap ou une force ?

Je suis parfaitement conscient que mon projet n'est pas facile à vendre. Je suis un artiste indépendant issu de l'underground et je ne bénéficie pas de la grosse machine promotionnelle d'une firme de disques. Et puis il y a une nébuleuse autour de ce que je propose. Dans le milieu hip-hop, je suis «le mec qui pratique du rap un peu spécial». Pour les amateurs de chanson française, je fais du hip-hop. Mais ce qui est très gratifiant, c'est de voir que tous les publics se mélangent à mes concerts.

Que vous est-il arrivé de plus beau après la sortie de votre album *Saint-Idesbald* ?

Ayant l'habitude de rester confiné dans l'underground, j'ai particulièrement apprécié la visibilité que les médias m'ont offerte. La rencontre avec Jo Dekmine du Théâtre 140 a été un grand moment. Il y a eu aussi le festival du Printemps de Bourges où je représentais la Belgique dans la section «Découvertes». Cette prestation m'a notamment permis de donner d'autres concerts dans le sud de la France.

www.veencehanao.be



RENCONTRE Castus *Le beau trip Mégalo*

Castus
Mégalo
Matamore Records

De nature espiègle et discrète, Cédric Castus (V.O., soy un caballo) s'est échappé en solitaire. Sous un sobriquet déclaré à l'état civil, le projet s'est progressivement métamorphosé en triangle rectangle super sonique. Avec son second album (*Mégalo*), le trio esquisse de nouvelles lignes d'horizon : des paysages curieux où les mélodies zigzaguent entre les sons sans dire un mot. Disque gourmand, *Mégalo* croque le krautrock à pleines dents. C'est un régal de chaque instant.

NICOLAS ALSTEEN

Baptiser son disque *Mégalo*, c'est un peu prétentieux, non ?

Cédric Castus (guitare) : (*Rires*) En l'enregistrant, je me suis rendu compte qu'il y avait énormément de pistes de guitare. Plus je travaillais dessus, plus j'ajoutais des couches. Ça en devenait presque mégalo. À bien y réfléchir, je trouvais ce mot rigolo. En plus, il se rapprochait des titres des mes chansons qui, souvent, tiennent en un mot et deux syllabes. Du coup, j'ai décidé de le garder pour le titre du disque.

Avec le temps, Castus s'est métamorphosé en groupe. Quelle est l'origine de cette évolution ?

Les concerts ont façonné la formule trio. Notre rapport à la musique est hargneux, hyper physique. Sur scène, tout se joue à la seconde près. Nos morceaux reposent sur des boucles mais aucun son n'est pré-enregistré. Ça implique de synchroniser les instruments dans l'instant. Si un léger décalage survient en cours de route, tout foire. C'est donc un challenge permanent. On est toujours sur le fil. C'est sans doute ce qui rend la formule intéressante.

À travers ses textures répétitives, la musique de Castus touche parfois à

l'esthétique krautrock. C'est un style qui vous parle ?

Pas du tout. (*Rires*) À la maison, j'écoute de la musique classique. D'ailleurs, sur le nouvel album, il y a une reprise de J.S. Bach. Je ne suis pas le premier à l'adapter mais, pour le coup, c'est surtout une relecture d'une reprise de Sandy Bull, un guitariste et luthiste américain hyper productif à la fin des sixties. À un moment, il est parti au Viêt Nam, a pris beaucoup de drogues et est revenu complètement cinglé. Ça n'a donc rien à voir avec J.S. Bach! (*Sourire*)

En marge de la musique, vous exercez le métier de cuisinier. Pouvez-vous faire des analogies entre les deux disciplines ?

Les sensations qui se dégagent avant et après un service sont identiques à celles ressenties avant et après un concert. Au préalable, il y a beaucoup de stress et d'anxiété. On éprouve un état de soulagement quand tout s'est bien passé. Ou un sentiment de frustration quand les choses tournent mal. Quand on fait une recette avec sa tête et non avec son cœur, on se plante. Je pense qu'en musique, c'est exactement la même chose. Au niveau des sensations, on rencontre de nombreuses similarités entre mes deux passions.

Qu'est-ce qui sépare la cuisine de la musique ?

La musique a quelque chose de plus intime et personnel. La cuisine, c'est souvent l'application ou l'adaptation de recettes existantes. C'est davantage une philosophie. Ce qui est cool avec la cuisine, c'est l'immédiateté du résultat. On touche directement les gens dans leur intérieur, le contact humain est unique. Disons que la ferveur ne se manifeste pas de la même façon selon qu'on glisse quelque chose dans la bouche ou dans l'oreille des gens! (*Sourire*)

Est-ce difficile d'exercer un métier (traditionnel) à côté de la musique ?

Pas vraiment. Je connais plusieurs personnes qui mènent cette double vie. Mon coiffeur est cinéaste. Il coupe des cheveux et sort des films. Je connais une infirmière qui est danseuse aussi. Et un copain menuisier développe sa carrière de plasticien. Je n'ai pas l'impression d'être un cas isolé. Loin de là. C'est un peu dans l'air du temps de se dédoubler. Je crois que l'époque le permet. Parfois, quand j'ai l'impression de me disperser, je pense à mon coiffeur et tout va beaucoup mieux.

www.castus.be

TRAJECTOIRE

Marc Thonon

Profession : développeur de talents.



Découvreur de Charlie Winston, Louise Attaque, Barbara Carlotti et Abd Al Malik, le Belge Marc Thonon, 53 ans, reste optimiste pour l'avenir du marché de la musique et celui de son label Atmosphériques qu'il a créé à Paris en 1996. Plus passionné que jamais, il sait aussi qu'il est condamné au succès. Mais ça tombe bien, le succès, il adore ça. Rencontre dans son bureau de la rue du Louvres.

LUC LORFÈVRE

Il est 17h en ce lundi pluvieux et Marc Thonon est en retard. Il nous a donné rendez-vous dans les bureaux de son label Atmosphériques, situé au 1er étage d'une maison discrète de la rue de Louvres, en plein centre de Paris. Je reviens d'une réunion chez NRJ, ça a pris plus de temps que prévu, lâche-t-il tout essoufflé. Je devais faire écouter les nouvelles sorties de mon label aux programmeurs. Leurs propos sont parfois lapidaires, mais je dois garder mon calme et essayer de les convaincre. Ça fait partie du jeu. Après notre entretien, Marc a encore deux rendez-vous dans son agenda. Je rencontre Kussay, un artiste qui mélange hip-hop et blues. Ce sera peut-être la prochaine signature d'Atmosphériques. Après, j'ai encore une réunion de travail avec Swann, chanteuse française qui sort chez

«Je crois toujours au format album. Sans bonnes chansons enregistrées, un artiste n'a pas accès aux médias et donc aux concerts.»

nous son premier EP Show Me Your Love, réalisé par Rob Ellis (proche collaborateur de PJ Harvey, - ndlr). Nous devons encore discuter avec Swann du choix des photos de la pochette.

Liégeois à la cinquantaine dynamique, marié et père de deux enfants, Marc Thonon a créé le label parisien Atmosphériques en 1996. Louise Attaque, sa première signature est aussi son plus gros succès. J'avais écouté une maquette et j'ai craqué. Je suis allé les voir dans leur local de répétition avant de les signer dans la foulée. Quand leur premier album est sorti le 22 avril 1997, personne n'y croyait. On a bossé pendant presque neuf mois avant que les radios ne bougent, mais nous avons tenu bon. Deux ans après sa mise dans les bacs, l'album dépassait le cap des 2,5 millions d'exemplaires vendus.

LE COUP DU HOBO

Après Louise Attaque, c'est Charlie Winston qui est aujourd'hui le nouveau fer de lance d'Atmosphériques aux côtés de Didier Wampas, Barbara Carlotti, Swann, Medi, Wax Tailor, Poney Express, Monogrenade ou encore notre compatriote Noa Moon. Publié en 2009, le *Hobo* de Charlie Winston s'est écoulé à 700.000 unités, dont plus de 500 000 en France. Concrètement, les ventes de Louise Attaque ont permis de faire tourner la boîte pendant quatre ans. Celles de Charlie nous ont fait vivre pendant un an et demi. Nous sommes un label indépendant. La seule possibilité de continuer est de vendre des albums. Nous sommes condamnés au succès. Nous sommes actuellement dans un ratio de 90/10 : 90% de ce que produit le label n'est pas rentable, les 10% qui restent nous rapportent de l'argent et nous permettent de tout financer. Mais ce n'est pas sain que de compter sur un seul artiste du catalogue, comme Louise Attaque à nos débuts ou Charlie Winston aujourd'hui. Ces deux dernières années ont été particulièrement difficiles. Plusieurs

projets que nous avons signés n'ont pas fonctionné comme nous l'espérions, je pense notamment aux albums de Mélanie Laurent (En t'attendant) et de Medi (You Got Me Moving). Barbara Carlotti est un autre cas intéressant. Son dernier album a été encensé par la critique et elle a été nominée aux Victoires de la Musique. Mais les ventes plafonnent. On en est à 14 500 exemplaires alors que l'objectif était de 35 000.

Sur la page Facebook d'Atmosphériques, Marc Thonon a écrit en caractères gras la phrase suivante : Toutes les solutions sont artistiques. Plus qu'un slogan, il s'agit pour lui d'une philosophie de vie. Les préceptes que nous appliquons aujourd'hui sont les mêmes que nous suivions déjà à la création de label, insiste-t-il. Atmosphériques signe des artistes débutants ou qui sont à un tournant de leur carrière. Notre rôle est d'analyser les qualités de l'artiste et de les faire ressortir sur l'album, la pochette, le clip, le communiqué de presse. Il faut être patient et établir une relation de confiance avec chaque artiste. Nous devons leur faire comprendre que nous ne sommes pas là pour dénaturer leur projet mais bien pour le développer.

L'EXPÉRIENCE BASHUNG

Cette expertise de développeur de talents, Marc Thonon l'a acquise bien avant de fonder Atmosphériques. Adolescent, ce fils d'un hautboïste à l'Opéra royal et d'une pianiste mère au foyer forme son premier groupe alors qu'il étudie à l'Athénée de Liège. On s'appelait Air, je vous jure que c'est vrai, c'était un mélange improbable de XTC, Elvis Costello et Fisher Z. Devenu enseignant, il commence à faire de la radio sur FM56 et bosse comme journaliste free-lance pour l'hebdomadaire *Télémonstique*. J'ai commencé à m'occuper du groupe liégeois *Where Is China* et c'est en démarchant auprès des firmes que Virgin Belgium m'a proposé de bosser pour eux à la promotion. C'était en 1986, Virgin avait dans son catalo-

gue Peter Gabriel, Simple Minds, Rita Mitsouko ou Étienne Daho avec qui j'ai collaboré étroitement pour l'album *Pour nos vies martiennes*. Trois ans plus tard, Marc Thonon «monte» à Paris chez Virgin France avant d'être embauché chez Barclay en 1992. Il connaît l'une des expériences les plus grisantes de sa carrière avec l'album *Chatterton* d'Alain Bashung dont il assure la direction artistique. Un souvenir inoubliable, confie-t-il avec une lueur pétillante dans les yeux. *Bashung* voulait enregistrer cet album très rapidement avec un casting international de musiciens. On s'est vus chez lui chaque jeudi pendant des mois. Il me faisait écouter ses disques, je venais avec les miens et nous dressions des listes de musiciens potentiels. Alain voulait absolument débaucher le guitariste de Chris Isaak, James Calvin Wilsey. On l'a fait venir des États-Unis au studio ICP à Bruxelles mais il est tombé malade. Ça nous a coûté une fortune et il n'a pas joué une note sur le disque. Par contre, Ally McErlaine, le guitariste du groupe *Texas*, était le fan numéro 1 de *Bashung*. Il a insisté pour jouer sur le disque et n'a rien demandé.

L'INDÉPENDANCE AVANT TOUT

Si Marc Thonon a lancé son propre label, c'est dit-il, par volonté de vouloir suivre un projet artistique dans son intégralité. Par besoin de renflouer les caisses, Atmosphériques vient de céder en février 15% de ses parts à Sony. C'est un contrat d'investissement, nous gardons notre indépendance. L'avenir? Les ventes physiques vont continuer de chuter, le streaming va exploser et Atmosphériques va continuer à exister car notre passion est intacte. Je crois toujours au format album. Sans bonnes chansons enregistrées, un artiste n'a pas accès aux médias et donc aux concerts. Contrairement à ce qu'on dit aujourd'hui, le live n'est pas la base de tout.

www.atmosphériques.com

NOA MOON SUR ORBITE

En octobre dernier, Noa Moon, l'un des plus grands espoirs de la scène de la Fédération Bruxelles-Wallonie, signait un contrat avec Atmosphériques. Claude Martin de T4Action m'a envoyé des bandes et je suis tombé sous le charme, explique Marc Thonon. Nous avons travaillé à la réalisation du clip de *Paradise* et nous réfléchissons maintenant sur l'album. Manon est jeune, elle est bourrée de talent et a mis entre parenthèses ses études pour s'investir à fond dans son projet. Elle veut chanter en anglais, je respecte ça, mais j'essaye de la convaincre d'avoir au moins une chanson en français pour être dans les quotas des radios en France.

ZOOM

De nouveaux revenus pour les musiciens

Cela devient un cliché que de l'écrire, mais voilà un moment que l'industrie de la musique tremble sur ses bases. Dans un contexte compliqué, nombreux sont les artistes qui cherchent des sources de revenus « autres ». Pas forcément alternatives, parce qu'il n'y a probablement pas là de quoi tirer l'essentiel de ses moyens de subsistance. Pas question non plus pour ces mêmes artistes de se vendre aux plus offrants. N'empêche, la publicité, le sponsoring, le merchandising et le publishing comptent parmi ces pistes pas toujours ou trop peu explorées. Petit tour d'horizon et mode d'emploi...

DIDIER STIERS & NICOLAS ALSTEEN



crire pour la bande-son d'un film fait partie du Top 10 des fantasmes du musicien. Dit-on. Les plus ambitieux visent le blockbuster, les plus modestes, eux, se contenteraient déjà d'un clip de pub, d'un générique télé ou d'une séquence de jeu vidéo. Quand les ventes de disques s'effondrent, que le streaming vous oblige à apprendre à compter en millième d'eurocent et que la scène ne suffit pas toujours pour s'assurer un niveau de vie décent, le « publishing » peut être une piste à explorer.

Pour Julien Paschal (The Grandpiano, Gaëtan Streel, Piano Club, Sharko, VO, Dominique A...), il ne fait aucun doute qu'en 2013, pour un « jeune » groupe ou un « jeune » artiste, un bon contrat d'édition est une source de revenus non négligeable. Encore faut-il pour cela que l'éditeur démarche réellement les synchronos : *Parfois, ils ont juste un catalogue, mais ne sont pas toujours très proactifs. Dans les contrats « types », l'éditeur prend 50% des droits, ce qui est beaucoup. Mais il vaut mieux avoir la moitié d'un gros gâteau que 100% d'un petit bonbon (Ndlr : nous y reviendrons). Et puis, les synchronos permettent de faire connaître la musique de l'artiste aux « masses ».*

MERCHANDISING

Bière, artisanat et bandanas

Par le passé, quand on cherchait un slip ou un string un peu différent, on pouvait toujours trouver son bonheur au stand merchandising de Cédric Castus. *Actuellement, je travaille d'arrache-pied à la production d'une bière spéciale, explique-t-il. Les résultats ne sont pas encore très concluants... Je vais sans doute faire appel à une connaissance qui gère une micro-brasserie pour m'aider dans la tâche. Dans tous les cas, ce serait chouette de boire de la Castus. À côté de ça, je travaille sur la réalisation d'un nouvel équipement, peut-être des chaussettes et des bandanas. Dans mon entourage, il y a beaucoup de créateurs et d'artisans. Travailler avec eux, c'est ma façon de faire valoir le petit artisanat. Bien vu, l'artiste.*

PUBLISHING

Belle journée pour Vénus



Les fêtes sont déjà un peu loin, mais vous avez peut-être encore en tête ce spot pour *La Vie Est Belle*, le parfum de Lancôme. On y voit Julia Roberts tout en blanc traverser une salle pleine de gens en noir, accompagnée par *Beautiful Day*. Peut-être même avez-vous à l'époque connu un début de décrochement de mâchoire en reconnaissant, surpris, la chanson de Venus? Eh bien, figurez-vous qu'avec cet extrait de l'album *Vertigone*, en matière de droits de synchronisation, nous tenons-là un quasi cas d'école. Mais ce n'est pas par la pub que tout a commencé pour les Bruxellois. Plutôt par le cinéma.

CHRONOLOGIQUEMENT, BEAUTIFUL DAY A D'ABORD ÉTÉ UTILISÉ PAR ENKI BILAL...

Marc Huyghens : Oui, il était sur son long-métrage, *Immortel*. Il cherchait un morceau pour la fin du film et le générique. Dans sa bagnole, il écoutait une compilation des Inrocks sur laquelle se trouvait *Beautiful Day*. Donc, gros coup de bol, si ce n'est qu'il y a quand même eu du travail pour que le morceau soit sur la compilation. À l'époque, on était en management chez Talent Sorcier (*Ndlr: en France*). Je ne sais plus s'il a contacté le management ou moi directement, mais ça s'est fait assez simplement et rapidement.

UN BON ÉDITEUR, ÇA COMPTE !

Ils sont nombreux, ceux qui ont déjà bénéficié et bénéficient encore de tels droits. Côté pub, même, *tout en gardant une crédibilité artistique*, comme le rappelle Julien Paschal. Citons en vrac Feist, Grizzly Bear, dEUS, Sufjan Stevens ou encore Benjamin Biolay. *Prudence cependant à ne pas être «le» groupe Levi's ou Nivea ad vitam aeternam dans l'esprit des gens. La décision doit être prise en accord avec l'artiste et son image.* Et de nous rappeler que Babylon Zoo, auteur de *Spaceman* dans les années 90, est resté «le» groupe, justement, des jeans susmentionnés.

S'il est une référence en la matière, c'est bien Strictly Confidential, qui compte parmi les plus importants éditeurs indépendants européens. Née en 87 au sein de [PIAS], elle exerce des activités administratives mais entretient aussi des contacts avec des agences, des boîtes de production et divers autres consommateurs de musique(s). Ce qui nous amène à ces fameux droits de synchronisation que gère également Strictly Confidential. En clair: ceux qui autorisent l'utilisation d'extraits musicaux ou de morceaux dans des films, des émissions de télévision, des jeux vi-

VERTIGONE ÉTAIT EN ÉDITION CHEZ EMI PUBLISHING ?

Oui, et là il y a des mecs qui ne font que ça: essayer de placer des morceaux, que ce soit en radio, en synchro pub, en synchro cinéma... Des boîtes de type Publicis les contactent avec des demandes. Si l'artiste refuse, ils proposent d'autres choses. Nous avons souvent été un plan B. **À PARTIR DE LÀ, BEAUTIFUL DAY SERT DONC DANS LA PUB ?** Il y a d'abord eu Le Figaro, puis Peugeot, toujours sur le même principe, et la dernière, c'est celle de Lancôme. Là, c'est Publicis et des montants hallucinants: une publicité n'est pas crédible si elle ne coûte pas cher !

L'HISTOIRE NE S'ARRÊTE PAS LÀ PUISQU'AU CINÉMA, IL Y A EU PLUS QUE LE BILAL ?

Pour les films, c'était d'abord Bilal, ensuite *Une Semaine Sur Deux* avec Mathilde Seigner. Et, en 2013 - nous sommes en train de signer-, ce sera un film intitulé *Paris A Tout Prix*.

COMMENT SE FAIT LA RÉPARTITION DES DROITS, GROSSO MODO ?

Le client paie une somme forfaitaire pour l'utilisation du master au «master owner», donc EMI. À l'époque, c'était 20% du total. Ensuite, il paie des droits à l'éditeur, sur une base contractuelle, et là, c'est 50/50. Ça peut paraître énorme, mais comme le disait Coluche à propos de son manager: *Je préfère qu'il prenne 50% d'un million que 10% de mille.* Et la troisième partie, ce sont les droits de diffusion, qui varient selon le média et en fonction des différents passages.

QUAND ON EST UN JEUNE GROUPE OU UN JEUNE ARTISTE, EST-ON BIEN INFORMÉ DE L'INTÉRÊT QUE PEUT AVOIR L'ÉDITION ?

Je pense qu'au départ, on ne mesure absolument pas l'impact de l'éditeur. Bien sûr, il faut se

remettre dans le contexte. Là, c'est fin 2000. Aujourd'hui, ça devient de plus en plus difficile d'avoir accès à un tel contrat d'édition dans le sens où ces boîtes sont de moins en moins intéressées par des groupes en développement. Sauf l'exception du carton d'un premier morceau, qui a un écho partout. Et puis aujourd'hui, l'édition fait plutôt partie d'un package: la maison de disques devient aussi d'office éditeur parce qu'elle sait qu'elle va pouvoir ramasser des cacahuètes en éditant. Et l'artiste se dit que s'il lui cède une partie de ses droits, elle fournira en échange un bon travail de diffusion. Ce n'est plus nouveau du tout, c'est ce qu'on appelle le contrat «360 degrés».

SIGNER AVEC UN GROS ÉDITEUR COMPORTE UNE PART DE RISQUE: AVEC LE RECUL, IL A ÉTÉ PAYANT, POUR VENUS ?

À fond ! Et j'assume. Nous n'avons eu quelques critiques, disant «Ils se sont vendus», ou «Le Figaro est un journal de droite». D'accord, mais il n'y a pas que des gens de gauche qui vont aux concerts ! «Peugeot, capitalisme» ? Oui, bon... Mais on a réglé ce problème entre nous. Ça nous a permis de financer d'autres choses. Et pour moi, ça n'a jamais altéré la qualité artistique de ce que nous avons produit. Je n'ai jamais écrit pour la pub, et je pense que j'en serais bien incapable.

QUEL EST L'INTÉRÊT DE LA PUB POUR UN DISQUE ?

Disons que ça permet aux gens de redécouvrir un peu le groupe. Ça peut être une quatrième source de revenus: faire en sorte qu'on se ré-intéresse à un morceau. Ce qui arrive, il suffit de voir les commentaires sur les blogs ou les sites dédiés à la pub. Nous sommes en 2013 et *Beautiful Day* date exactement d'il y a 10 ans.

**Pour être tout à fait complet, précisons encore qu'un extrait du dernier album de Venus, The Red Room (en l'occurrence la plage titulaire) a été utilisé sur la bande originale de Ensemble C'est Tout de Claude Berri.*

déo ou des clips publicitaires. Chez Strictly Confidential, où l'on croise aussi bien Saule et Antoine Hénaut que Malibu Stacy ou Amatorski, on précise que: *Nous sommes reconnus pour notre créativité, notre rotation rapide et la simplicité de notre procédure de clearance.* En parlant de pub...

LES INTÉRÊTS D'INTERNET

Monétiser son travail en le chargeant sur le Net ou tirer un revenu de son site web? Tout est possible, même si en la matière, les choses évoluent au fil des mois et que de nouvelles perspectives, crédibles ou non, apparaissent régulièrement.

Rentabiliser ses clips vidéo uploadés sur YouTube? *Pourquoi pas*, nous dit Vence Hanao dont le *Chasse et Pêche* a suscité l'intérêt de plus d'un internaute. Expérience vécue: quand la capsule va être mise en ligne, l'artiste est contacté et sollicité pour que ce clip puisse être précédé d'un spot publicitaire. À lui d'accepter ou non ce deal. Le hic étant bien entendu que l'artiste n'a pas le choix quant au contenu des pubs. Et la réflexion préalable s'impose



ROSCOE
Les boys de Roscoe vêtus de pied en cap par Bellerose

d'autant plus qu'ici et là, le système varie: en France par exemple, Google n'apposant plus de bannière publicitaire intégrée à la vidéo depuis le début de l'année, YouTube ne monétise plus les vidéos musicales. Mais des négociations sont en cours, paraît-il...

Certains ont cependant imaginé d'autres pistes pour tirer des revenus d'Internet et même y contrer le «tout gratuit». Condition préalable: y développer un lien fort avec les fans, et leur donner une raison valable de (re)mettre la main au portefeuille. Trent Reznor développe ainsi depuis quelques années un modèle de business autour de ce principe. L'homme de Nine Inch Nails offre du contenu (gratuit), y compris des albums complets, mais toujours assorti d'une proposition: acheter l'édition spéciale, la version physique augmentée de bonus, de visuel ou autre. Et cela semble fonctionner: l'album *Ghosts I-IV* fut ainsi proposé en «Ultra-Deluxe Limited Edition Package» à 300 dollars, et en 30 heures à peine, les 2.500 exemplaires disponibles ont trouvé acquéreurs (*source: www.techdirt.com*). Faites le calcul...

Et chez nous? Grégoire Fray alias Thot joue lui aussi aux exploreurs. Sur Frontstage, le blog pop/rock du Soir, à l'époque où sortait son EP *The Fall Of The Water Towers* en version collector, il nous expliquait: *Si j'en propose une, c'est parce que la musique est une expérience de l'ordre du vécu quel que soit le support. L'idée est de permettre de prolonger l'expérience via un objet-livre limité à 50 exemplaires et qui fera varier ou intensifier ce vécu. L'artiste selon ses termes, s'attache à amplifier les possibles: Raison pour laquelle je laisse ma musique en téléchargement libre (gratuit ou payant), en divers formats, sur Bandcamp, alors que l'ep sort aussi sur iTunes, Spotify et autres. Ça permet d'être référencé, d'avoir de la visibilité et d'être accessible à ceux qui ne consomment de la musique que via ce genre de plateformes dites légales. À suivre...*

UN TRÉSOR NOMMÉ SPONSOR

En quête de revenus alternatifs pour financer leur carrière, de nombreux musiciens se tournent aujourd'hui vers des sociétés extramusicales, parfois de grosses multinationales. *Les industries et les entreprises sont les derniers bastions financiers de nos so-*

ciétés. C'est là qu'il faut aller chercher l'argent. Ce conseil, c'est celui de Pierre Dumoulin, leader du groupe Roscoe. Dès ses débuts, la formation belge se fait remarquer par l'entremise d'une collaboration commerciale avec Dane-Elec, une entreprise active dans les domaines informatiques et bureautiques. *On a eu la chance de participer et de remporter le concours Pure Demo. Cela nous a donné l'occasion de passer sur les ondes de Pure FM. Suite à cette expérience radiophonique, nous avons été contactés par le patron de Dane-Elec, se souvient-il. Quelques mois plus tard, il nous a proposé d'installer par défaut nos morceaux sur 10.000 clés USB produites par sa société. Habituellement, il optait pour des trucs comme Muse ou Justin Timberlake. Mais là, il entendait soutenir la scène locale. On a accepté son offre. Sur le plan financier, ce deal ne nous a strictement rien rapporté. On voyait ça comme une bonne façon de se faire connaître. C'est difficile de mesurer l'impact de ce sponsoring. Au début, on a surtout parlé de Roscoe dans les rubriques « technologies » et « nouveaux médias », très peu dans les pages musique des magazines.*

Plus récemment, Roscoe a également pu compter sur le soutien de Bellerose, célèbre marque de vêtements belge. *Dans le groupe, nous sommes cinq musiciens avec des personnalités différentes. L'un porte short et casquette hip-hop, l'autre revendique plutôt un style classique. Du coup, sur scène, c'était un peu le carnaval. Ce partenariat nous permet d'être plus cohérents et d'accéder à une uniformisation visuelle qui n'entre pas en contradiction avec notre identité musicale, explique le chanteur. Tous les trois mois, on peut choisir un ensemble chez Bellerose. Ça nous permet de varier notre tenue. Si on était tout le temps habillé de la même façon, je crois que les gens se poseraient des questions! (Sourire) Porter les fringues d'une marque de vêtements, c'est fréquent. De Run DMC (Adidas) à Blur (Fred Perry) en passant par The Gaslight Anthem (Levi's), les fripes ont toujours eu la cote chez les artistes. Une façon (comme une autre) de mettre du beurre dans les épinards.*

ÇA N'ARRIVE PAS QU'AUX AUTRES...

L'an dernier, Julien Paschal a franchi le pas et monté sa boîte d'édition. *Nous sommes au début des démarches, commente-t-il à propos de Talk (c'est son nom). Les droits de synchro, il connaît, notamment depuis son passage par la batterie de Sharko: Spotlite a été utilisé dans Le Cœur Des Hommes 2, le film de Marc Esposito (Ndlr: de même que President). Ça n'a pas « rapporté » grand-chose, et je ne suis pas compositeur du morceau. Coca-Cola nous avait proposé d'être sur une pub mais pour des cacahuètes - 500€ - en argumentant que ça nous donnait de l'exposition. C'est parfois le jeu que pratiquent les boîtes de pub. Nouvelle expérience avec Hallo Kosmo, le groupe de Daniel Offermann dont il produit l'album Kazablanka fin 2009 et qui fait alors partie des « artistes Strictly Confidential »: Il n'a pas bénéficié de beaucoup de passages en radio, mais Drums And Bass a été pris par un opérateur de téléphonie brésilien ainsi que sur un long-métrage (Ndlr: Bon à tirer, des frères Farrelly en 2011). Les sommes récoltées ont complètement rentabilisé la production du disque.*

Il n'y a pas que Sharko ou Hallo Kosmo. En 2007, à moins d'habiter dans un pays où on n'avait pas encore inventé l'électricité, personne n'a pu échapper à la pub Canon et au *Second Category* des Tellers. Remontons encore dans le temps, direction 2004, quand sort l'album Blow de Ghinzu: l'agence TBWA va y pêcher *21st Century Crooners* pour sonoriser un spot publicitaire de la SNCF quelques mois plus tard. Coup double pour Stargasm & co: *The Dragster Wave* sert à accompagner le trailer de *Taken 2*... le film qui a sauvé l'industrie du ciné français l'année dernière.

MERCHANDISING: VENTE LIBRE

Pour de nombreux artistes, le merchandising reste encore le moyen le plus court pour faire rentrer de l'argent en caisse. C'est qu'en comparaison avec les disquaires ou iTunes, la vente des disques à la sortie des concerts est la garantie d'une marge bénéficiaire plus importante. *Pour les musiciens émergents, c'est de plus en plus difficile de placer un album en magasin, note Maxime Le Hùng, musicien chez les Hoquets. Avec la crise, les disquaires sont devenus plus frileux, parfois totalement réticents, à l'idée de vendre les plaques d'artistes inconnus au bataillon... Ceci explique en partie l'intensification de la vente libre à la sortie des concerts. Mais il ne faudrait pas croire que les groupes se font énormément de blé avec le merchandising. C'est davantage une façon de prolonger l'expérience de la scène à la maison. Car acheter un disque en magasin ou à la sortie d'un concert, ce n'est pas la même sensation. C'est un contact privilégié avec l'artiste.*

À côté des albums, le public a souvent l'occasion de se procurer des posters, tee-shirts, badges, autocollants et autres sacs estampillés à l'effigie des artistes. Chez les Hoquets, impossible de se refaire une garde-robe au stand merchandising. *On ne vend pas de tee-shirts! Comme ça, on est en phase avec notre projet qui est un peu... décalé. On joue sur des instruments bizarres et nos chansons abordent des sujets belgo-belges sur un ton assez ironique. L'idée des Hoquets avec le merchandising, c'est d'aller directement vers le public après le concert. Quand la dernière chanson s'achève, on ne se dirige vers une table au fond de la salle, on ouvre notre valisette sur un coin de la scène. À l'intérieur, le public découvre un merchandising atypique: une couque de Dinant, le fameux livre de Jean-Pierre Van Rossem (Qui a tué André Cools?), de vieilles cartes postales de Bruxelles, un guide touristique de Namur ou une bouteille d'Orval. On essaie de proposer un souvenir original du concert. Mais ce n'est pas là-dessus qu'on s'enrichit. (Sourire) Les marges bénéficiaires sur ces objets sont quasi nulles. Notre but n'est pas de les vendre à 20 euros... Par contre, à 2 euros, c'est un bon moyen pour intriguer et amuser les gens! Certes. Mais comme on dit: il n'y a pas de petits profits.*



APERÇU Les micro-labels Petits mais costauds



Nés dans un contexte économique incertain, proliférant dans un secteur en crise, les micro-labels enregistrent leur passion musicale sur des microsillons à résonance internationale. En marge des grands réseaux de distribution, nos productions locales s'exportent et font parler d'elles.

NICOLAS ALSTEEN

Personne n'a encore trouvé le remède miracle. L'industrie musicale se cherche toujours un avenir durable et des solutions d'après crise. Aujourd'hui, les multinationales du disque capitalisent sur les valeurs sûres et des noms rutilants. En marge du big business, les labels indépendants s'organisent, colmatant les stigmates d'une époque régulée par les logiques du téléchargement (il)légal. Et puis, à des années lumières de ce système (trop) bien rôdé, il y a de nombreuses initiatives privées. Une affaire de passionnés où il est surtout question de curiosité. Young Girls Records, Lexi Disques, Rockerill Records, Ini Itu, Okraïna Records, la liste des micro-labels actifs sur notre territoire est longue. La crise du disque n'a donc pas enrayé toutes les motivations. *C'est le paradoxe. Internet a peut-être tout chamboulé mais, pour les micro-labels, c'est aussi la source de nouvelles perspectives, confie-t-on du côté d'Ini Itu. Avec le web, les professionnels sont plus facilement accessibles. Des ingénieurs du son et des graphistes sont subitement devenus abordables. La prolifération des réseaux sociaux a également facilité les choses. Sans connaître personnellement les gens, on peut les contacter immédiatement. Les transferts de fichiers sont plus aisés et l'on gagne certainement un peu de visibilité. Philippe Delvosalle, tête chercheuse de Okraï-*

na Records, se souvient d'une époque où toutes les commandes étaient dépendantes d'inscriptions sur des formulaires en papier. Relancer un label aujourd'hui, ça correspond aussi à une certaine curiosité, à l'envie de gérer une structure en s'appuyant sur les nouvelles technologies.

Si Internet joue un rôle déterminant, personne ne semble oublier une autre réalité: la disparition des petits commerces. *Il y a de moins en moins d'interface physique entre les micro-labels et le public, regrette-t-on chez Ini Itu. Une présence en ligne, c'est insuffisant pour exister. On a besoin d'une vitrine. Les magasins de disques restent essentiels pour des structures comme les nôtres.*

Le micro-label s'inscrit dans le prolongement d'une tradition où les disques s'achètent et se collectionnent minutieusement. *C'est évident, confirme Philippe Delvosalle. Okraïna Records est l'extension logique de ma passion pour la musique. Dans la vie, je suis un amateur de disques. D'une certaine façon, j'éprouve autant de plaisir à sortir des albums qu'à en acheter. Je prends le temps de concevoir de beaux objets. Toutes mes sorties sont illustrées par des dessins réalisés par Gwénola Carrère, une façon d'établir l'identité d'Okraïna. Souvent tributaires d'une activité professionnelle extra-musicale, les micro-labels reposent sur un mélange*

d'artisanat et de mécénat. Un emploi stable permet et limite les activités de la structure. Quand mon vrai boulot monopolise mes journées, je n'ai pas de temps à consacrer à Okraïna. Ça implique parfois de travailler la nuit, pour le suivi des commandes. Être seul pour gérer tout ça, ce n'est pas simple.

L'ÉCHO INTERNATIONAL

De petites tailles, mais pas complexées, les microstructures belges projettent leurs visions musicales vers l'étranger. Là-bas, au loin, il n'est pas rare de voir la presse internationale s'emballer pour ces belles productions artisanales. Récemment, le magazine britannique *The Wire* consacrait le travail d'Ini Itu dans ces pages. *L'hebdomadaire s'est penché sur trois sorties spécifiques (Mutamassik, Twinkle et Dave Phillips). Mais les liens avec la presse internationale sont assez ténébreux. En général, pour obtenir une chronique, il faut acheter de la publicité. Mais je n'ai pas l'envie - ni les moyens - de rentrer dans ce jeu-là. Chez Okraïna Records, la première sortie (Éloïse Decazes & Éric Chenaux) a également soulevé les applaudissements des médias internationaux de Londres (The Wire) à Paris (Les Inrockuptibles). Récemment, j'ai reçu un message d'un micro-label suisse actif sur la scène internationale, explique Philippe Delvosalle. Le responsable de cette structure me demandait comment procéder pour obtenir une chronique dans le Wire... Le mec achète des publicités et envoie toutes ses sorties sans jamais voir le moindre signe consacré à ses disques. Je pense donc qu'il y a une part de chance dans l'histoire. Au-delà du simple coup de bol, le savoir-faire des micro-labels belges impressionne. Voilà ce qu'il convient de faire savoir. Pour le plaisir des oreilles ou par amour du goût.*

Dernières sorties chez Okraïna Records
Éloïse Decazes et Éric Chenaux
V/A - La ballade du beau regard (enregistrements live avec, entre autres, Larkin Grimm, Micah Blue Smaldone, Paul Metzger, Cam Deas, Ignatz et Harris Newman)

Concert
Label Night « Okraïna Records », vendredi 8 mars 2013, à la Maison des Musiques (avec, notamment, Éric Chenaux, Cam Deas, Ignatz...)

Dernières sorties chez Ini Itu
Mutamassik, 'Rekkez' Steve Roden, 'A big circle drawn with little hands' Yannick Dauby, 'Wá jìè méng xūn'

LE • COM

Le clip farpait



Snobé par les chaînes de télé, noyé dans les flux incessants du web, le clip est-il un investissement rentable et un outil de promotion efficace? Youtube, Facebook et les réseaux sociaux suffisent-ils à sa propagation? A-t-il changé en même temps que ses canaux de diffusion? Tour de table.

JULIEN BROQUET

a télé a depuis quelques années maintenant déserté le terrain. Et pourtant. Il ne s'est jamais tourné autant de clips qu'aujourd'hui. Le festival itinérant Clip That Beat en faisait récemment l'illustration. La vidéo musicale, qui occupe une zone floue entre le marketing et l'expérience esthétique, tient plutôt la forme. Du moins sur le plan artistique. Constitue-t-elle pour autant un efficace moyen de communication? C'est un passage obligé mais qui se transforme parfois en bouteille à la mer, remarque Jean-François Jaspers de Jaune Orange. Les moyens engagés peuvent rapidement devenir disproportionnés. C'est une espèce de roulette russe. Dans certains cas, il assure ta publicité. The K. a fait parler de lui, de son projet et de sa musique grâce à son clip. Mais c'est très aléatoire et donc aussi particulièrement frustrant. Mettre la musique en images continue de me sembler important mais il faut trouver le juste milieu entre le coût financier et temporel et le retour sur ces investissements. Parfois des images d'archives bien montées ont plus d'effet qu'une vidéo qui te prend trois jours de tournage.

Le problème avec le clip, c'est que si tu veux faire les choses convenablement et payer tout le monde correctement, il te coûte vite plus cher que ton disque, embraie Philippe Decoster (62TV).

La mort du clip à la télé francophone belge coïncide à celle de MCM Belgique le 31 décembre 2009. Plug a lâché six mois, maximum un an après, raconte Julien Henry, coorganisateur de Clip That Beat et réalisateur de la Film Fabrique. RTL s'est mis à considérer que c'était aux groupes de payer leurs passages à l'antenne et non à elle de rétribuer les artistes. En gros, à estimer que le clip est une publicité et aucunement un projet artistique.

Ces gens-là sont à l'affût de tous les moyens imaginables pour payer le moins possible voire ne rien payer du tout, assène le réalisateur Bruno Tracq, collaborateur de Veence Hanao. C'est le pire des discours. Accepter pour de la visibilité serait une grossière erreur.

En attendant, même la RTBF et les télévisions locales préfèrent passer les mêmes programmes en boucle la nuit plutôt que d'ouvrir leur lucarne à la musique. Le clip est fastidieux à passer parce qu'il nécessite l'intervention de nombreux intermédiaires, note Julien Henry. Les chaînes ont trois documents à remplir et trois institutions à payer: la SABAM, Imagia et la Simim... Elles te disent que c'est trop cher et que ça demande trop de boulot administratif.

Bref. Tout le monde s'y est fait. Le clip aujourd'hui, c'est internet, Youtube, Facebook, Twitter... Ne rien mettre sur Youtube, c'est comme décider de ne pas donner ton disque à Studio Brussel ou à Pure FM, image Decoster. Mais si le poster est une chose, le répandre en est une autre. Et là, ironise-t-il, vaut mieux éviter que ça vienne du label. Faut donner l'impression que l'artiste est sympa, relax et qu'il partage lui-même ses vidéos. (Rires)

Youtube représente davantage que de l'image. Il est devenu une espèce de média player, reprend Jean-François Jaspers. L'endroit où beaucoup de gens vont écouter de la musique. Après, faut essayer de se faire relayer par les blogs. Les bons blogs. Ceux qui sont considérés comme des références et donc des filtres. Ceux qui parlent au public que tu es susceptible d'intéresser. Le web exige un travail de fourmi pour pénétrer les bonnes niches, les bons réseaux.

IMAGE FAUSSÉE

Pour résumer, le clip sur le net, c'est en gros moins de fric et plus de liberté. Une liberté presque absolue qui, rançon de la gloire, peut vite mener à la provocation facile. Pour intéresser il faut surprendre. Et malheureusement, le moyen le plus aisé, c'est de choquer, analyse Julien Henry. Tu peux cependant aussi jouer sur l'originalité. Ou prendre le parti d'une chouette narration comme Roscoe.

A priori, pour te faire remarquer, tu dois mettre du sang et du sexe. Sinon tu es noyé dans la masse, enchaîne Philippe Decoster. Ça n'empêche pas un Young Rival avec des idées, un bon maquilleur et sans moyen de décrocher 750.000 vues sur Youtube.

Certains groupes sont aujourd'hui plus connus pour leurs clips que pour leurs chansons. C'est le cas d'OK Go avec ses danses sur tapis roulants et ses chorégraphies canines. Les OK Go sont des génies de la communication, tonne Julien Henry. Tout est centré sur le clip. C'est assez hallucinant. Ils parviennent à créer le buzz à chaque fois sans tomber dans la provocation. Avec une vraie construction, de bonnes idées.

Selon moi, les chansons trash auront toujours des clips trash, remarque Bruno Tracq. Par contre, tu ne peux pas faire du violent et du choquant sur de la musique qui ne le supporte pas. Perso, je suis optimiste. Je vois plein de choses très créatives réalisées avec peu de moyens. Bénissons la démocratisation des outils audiovisuels. Oui et non. Beaucoup se planquent derrière l'idée qu'un clip coûte trois francs, six sous. Il y a une image faussée des besoins nécessaires. Dès que tu veux pouvoir faire des choix, tu continues à avoir besoin de fric.

Le clip reste clairement la manière la plus directe et accessible de toucher un public. Mais il est dans bien des cas uniquement vu comme un moyen, déplore Veence Hanao. J'aimerais qu'il soit plus souvent une fin. Je veux pas d'un clip à 500 balles avec un type qui rappe son truc dans un hall de gare. C'est triste non, de demander à un pote de te filmer dans un couloir?

Hanao n'a pas confié que ses clips à Bruno Tracq, il lui a aussi demandé de gérer l'artwork de son nouvel album. Un projet global en somme. Parce que par disque, il me semble important qu'il y ait de la cohérence et de l'homogénéité.

Le clip est une manière de sortir du lot. Quand ça se passe bien, précise JF Jaspers. Il peut jouer un déclin dans une carrière mais il a la plupart du temps un effet éphémère. Disons que c'est un élément de plus dans la panoplie. Avec Facebook, Twitter, les blogs rocks, on a vite le sentiment de prêcher des convaincus. Le moyen qu'on a pour l'instant de sortir du cercle des initiés, ce sont les sites web de festivals ou ceux axés sur l'image.

Je n'ai pas l'impression que la télé nous fasse découvrir grand-chose de manière générale, remarque Bruno Tracq. Elle résulte des choix de l'un ou l'autre programmeur... Sur internet, le rapport est plus direct, plus humain. Et j'en suis convaincu, les gens sont très curieux. Ils ne restent pas enfermés dans leurs petites habitudes. Internet te permet en plus de savoir qui te regarde. Et où. Pour Veence, on constate un intérêt marqué de la France.

Quand on voit qu'il y a des arnaques pour générer des vues et faire le buzz, on imagine le poids que peut avoir Youtube, conclut Jean-François Jaspers. Il est devenu un critère significatif pour les journalistes comme les programmeurs.

Susceptible de sensibiliser à la musique, de sortir des niches, de procurer crédibilité et rayonnement international, le clip est de plus en plus concurrencé par le teasing. Pas de télé, ça signifie moins d'argent. Et le meilleur moyen d'en gagner, c'est de faire plus court, termine Julien Henry. Si quelqu'un vient nous voir avec 1000€, on l'oriente vers le teaser. Mieux vaut avoir 30 secondes qui en jettent que trois minutes cheap. God save the clip...

DÉCRYPTAGE

LE «TAX SHELTER»

les incitants fiscaux et l'industrie musicale

La plupart des acteurs actifs dans le secteur musical (maisons de disques, labels indépendants, artistes interprètes, ...) reconnaissent que le tax shelter pourrait être un procédé qui permettrait de redonner un sérieux coup de pouce à une industrie qui voit jour après jour se raréfier ses retours sur investissement.

JEAN-CHRISTOPHE LARDINOIS



TAS DE FRIC, 2008
Michel François

Force est toutefois de constater que, si le tax shelter fonctionne plutôt bien pour le cinéma, il ne parvient pas à se développer dans le domaine musical.

Pour rappel, le tax shelter est un procédé qui a été mis sur pied par le ministère des finances en 2002 en faveur de l'industrie cinématographique. Il permet un apport en autorisant les sociétés résidentes à conclure une convention cadre destinée à la production d'œuvres audiovisuelles en bénéficiant d'une exonération des sommes affectées par prélèvement sur les bénéfices annuels, dans la mesure où ces sommes ne dépassent pas 50 % des bénéfices imposables à l'impôt des sociétés, ou un maximum de 750 000 euros.

Les bénéfices seront exonérés à concurrence de 150 % des sommes effectivement versées. Ces investissements ne peuvent pas dépasser 50 % du budget des dépenses globales de l'œuvre audiovisuelle et doivent être réalisées sous forme de prêts et de prises de participation à risque.

Ce mécanisme est un véritable succès et a jusqu'à présent permis d'investir plus de 700 millions d'euros dans l'audiovisuel belge (environ une cinquantaine d'œuvres audiovisuelles par an sont financées via le tax shelter).

Fort de cet engouement, notre gouvernement a imaginé d'autres mesures d'incitants fiscaux spécifiques dans d'autres secteurs de la Culture, comme celui de la production phonographique. En avril 2009, une proposition de loi visant à instaurer diverses mesures fiscales en faveur des activités artistiques était déposée par deux parlementaires¹.

En tant que tel, il est apparu aux rédacteurs de cette proposition de loi que le régime du tax shelter n'était pas adapté aux besoins et aux spécificités de l'industrie de production de musique et ce pour les raisons suivantes :

- le besoin de mesures spécifiques d'aide aux producteurs de musique, telles que le soutien de l'emploi, le renouvellement de la création et leur modernisation vers un modèle économique fondé sur le numérique et ce, pour sauvegarder leurs activités;
- la difficulté d'attirer des investisseurs privés étant donné la crise économique et financière actuelles de l'industrie du disque;
- des caractéristiques différentes par rapport à l'industrie du cinéma que ce soit en

termes de montants et de retour sur investissement.

En conséquence, il est envisagé d'instaurer un système de crédit d'impôt au bénéfice de l'industrie du disque, inspiré du régime en vigueur en France (et qui a été reconduit dernièrement jusqu'en décembre 2015). La proposition de loi suggère à cet effet que les entreprises de production phonographique soumises à l'impôt des sociétés puissent bénéficier d'un crédit d'impôt égal à 40 % de leurs dépenses de production.

Les dépenses éligibles correspondent aux frais de production des enregistrements (ainsi que de développement et de promotion des œuvres) décrits comme suit :

- les salaires et charges sociales afférents aux personnels permanents ou non permanents directement affectés aux opérations de production et de développement des œuvres tels que les artistes interprètes (en contrat d'exclusivité), réalisateur, ingénieur du son et technicien, etc...;
- les dépenses liées à l'utilisation des studios d'enregistrement (prise de sons, mixage...);
- les dépenses liées à la location et au transport de matériel et d'instrument;
- les dépenses liées à la conception graphique d'un enregistrement (frais d'acquisition des droits, ...);
- les dépenses de post-production (montage, étalonnage, mixage, codage, matricage, ...);
- les dépenses liées au coût de numérisation et d'encodage des productions;
- les frais de répétition des titres ayant fait l'objet d'un enregistrement;
- les dépenses engagées afin de soutenir la production de concerts de l'artiste en Belgique ou à l'étranger («tour support» dont le montant global est fixé dans le cadre d'un contrat d'artiste ou de licence);
- les dépenses engagées au titre de la participation de l'artiste à des émissions de télévision ou de radio (là aussi prévues dans le cadre d'un contrat d'artiste ou d'un contrat de licence);
- les dépenses liées à la réalisation et à la production d'images permettant le développement de la carrière de l'artiste (vidéogrammes, dossiers de presse, cession de droits, ...);
- les dépenses liées à la création d'un site internet dédié à un ou plusieurs artistes;
- les dépenses liées aux avances octroyées aux artistes dans le cadre d'un contrat de production, de licence ou de distribution.

Enfin, pour répondre à un objectif culturel et préserver la diversité de la production, il

est proposé d'accorder le crédit d'impôt aux seules productions phonographiques d'albums de nouveaux talents et de compositeurs ou d'artistes interprètes européens de musiques instrumentales qui n'ont pas dépassé le seuil de 20.000 ventes pour deux albums consécutifs. De plus, le bénéfice du crédit d'impôt s'appliquerait aux œuvres musicales de différentes langues et ne serait en conséquence pas réservé aux seuls enregistrements en langue française ou néerlandaise.

Concrètement, cela signifie que si l'enregistrement d'un nouveau talent coûte 40.000 euros, un label indépendant pourra déduire 16 000 euros (soit 40 % de ses dépenses) de son impôt sur les sociétés.

Toutefois dès lors que l'on envisage l'adoption d'incitants fiscaux en faveur de secteurs ciblés comme celui de la Culture, on ne peut pas ignorer la législation européenne en la matière.

Ainsi, pour garantir le caractère proportionnel et nécessaire de la mesure concernée et ce, afin de la rendre compatible avec l'article 87 paragraphe 3 d) du Traité CE, il est envisagé, dans le cas où les bénéficiaires recevraient d'autres aides pour les mêmes coûts éligibles, de limiter le cumul des aides à maximum 50 % des coûts.

Enfin, pour éviter toute discrimination en raison de la nationalité, ce qui serait contraire aux dispositions du Traité CE, le crédit d'impôt serait ouvert aux entreprises belges faisant appel aux producteurs, techniciens, musiciens, compositeurs ou artistes interprètes belges ou établis dans un pays membre de l'Espace économique européen.

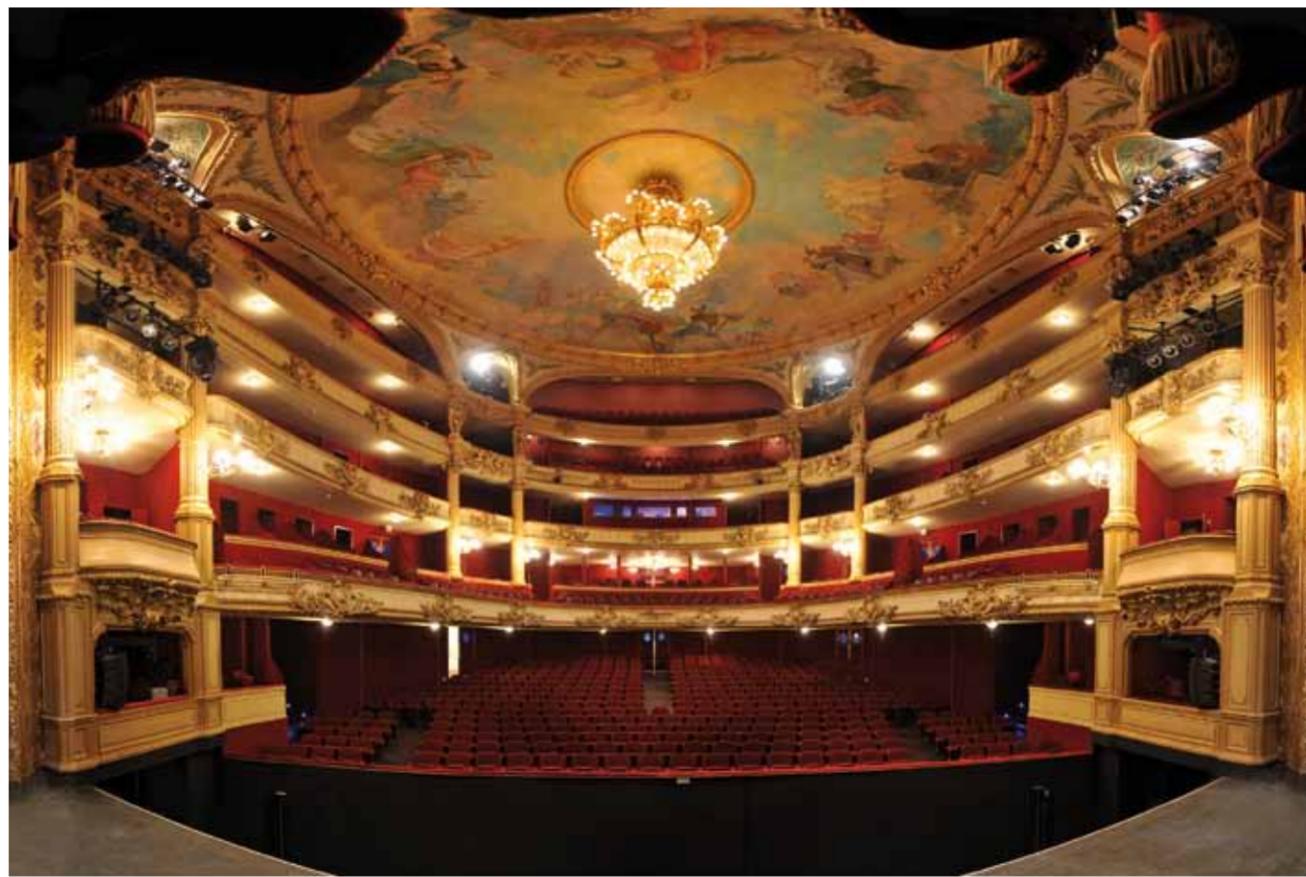
À l'heure de la rédaction de cet article, cette proposition de loi est toujours en discussion auprès de la commission des finances et affaires économiques du Sénat de telle sorte qu'aucun calendrier de mise en application ne soit valablement connu.

1. Sénat de Belgique, session de 2008-2009, 1^{er} avril 2009, Proposition de loi modifiant le Code des impôts sur les revenus 1992, visant à instaurer diverses mesures fiscales en faveur des activités artistiques - déposée par Messieurs Philippe Monfils et François Roelants du Vivier - document législatif n° 4-1264/1

JC LARDINOIS

Jean-Christophe Lardinois, avocat spécialisé en droits intellectuels officiant au sein du cabinet d'avocats In Casu et assistant à l'ULB.

IN SITU...



L'Opéra Royal de Wallonie s'offre un nouvel écrin

Après une restauration minutieuse, l'Opéra Royal de Wallonie a retrouvé son lustre d'antan et affiche clairement des ambitions nouvelles. Doté d'un écrin performant pouvant accueillir les productions d'opéra les plus innovantes, il entend s'imposer comme une maison d'opéra du 21^e siècle.

BENJAMIN BROOKE

En septembre dernier, c'est en grande pompe que l'Opéra Royal rouvrait ses portes avec *Stradella*, œuvre de jeunesse du compositeur liégeois César Franck, présentée pour la première fois dans une version orchestrée. Retrouver cette maison dans sa charpente d'origine, c'est la réalisation d'un vieux rêve!, s'enthousiasme son directeur Stefano Mazzonis di Pralafra. C'est en 2003 que la Ville de Liège a décidé de lancer le grand projet de rénovation du Théâtre Royal. L'objectif était de redonner à l'Opéra Royal son lustre originel et de le doter d'un outil performant, digne des plus grandes maisons d'opéra. Il aura fallu trois ans de travaux et un budget de 26 millions d'euros, financé à 50 % par la Région wallonne, à 40 % par le fonds européen Feder et à 10 % par la Ville de Liège, pour arriver au terme d'un chantier titanesque. Pendant les trois saisons qu'ont duré les travaux, l'ORW s'est installé au « Palais Opéra », un chapiteau temporaire monté sur le site de l'ancien Hôpital de Bavière. Un choix qui se révéla judicieux. Nous avons eu l'heureuse surprise que le public réponde présent et nous avons même battu des records de fréquentation, se félicite son directeur. En se basant sur l'expérience d'autres théâtres comme La Fenice, contrainte de déménager suite à l'incendie de 1996, l'ORW craignait de perdre une partie de son public.

UN TRAVAIL D'ORFÈVRE

D'inspiration néoclassique, le Théâtre Royal fut construit par l'architecte Auguste Duckers au début du 19^e siècle. Excepté certaines parties de la façade, il ne subsiste aujourd'hui que très peu d'éléments du bâtiment originel. Depuis son inauguration en 1820, l'Opéra a connu de nombreuses modifications dont les plus conséquentes furent l'agrandissement du bâtiment vers l'arrière en 1860 et la construction du nouveau fronton en 1930. L'Opéra a ensuite connu de nombreux travaux d'aménagement plus ou moins heureux et les ajouts successifs ont fini par embrouiller la lisibilité architecturale. C'est donc dans un souci de cohérence historique que les travaux de rénovation ont été réalisés. Des études préliminaires ont été réalisées sur base de plans et gravures d'époque pour retrouver les enduits, badigeons et mortiers utilisés. Aucun détail n'a été laissé au hasard : les moulures ont été nettoyées et dorées à la feuille d'or, le grand lustre restauré par un artisan parisien, la peinture de la coupole d'Émile Berchmans a retrouvé ses couleurs, les colonnes en marbre rose qui ornent la façade ont été nettoyées et la façade réenduite pour retrouver son style néoclassique d'origine.

DE NOUVELLES AMBITIONS

Mais c'est en regardant vers le ciel que l'on trouve l'intervention la plus spectaculaire. Pour répondre aux besoins techniques de la rehausse de la cage de scène (afin de permettre au rideau de fer d'être intégralement remonté), le bâtiment s'est vu coiffé d'un cube habillé en lamelles d'aluminium de couleur cuivrée. Côté cintres, le gril a été surélevé et toute la mécanique de scène remplacée. Les huit plateaux de scènes sont désormais mobiles et contrôlables électroniquement. Première mondiale pour une maison d'opéra, l'ORW s'est doté d'un système d'ascenseurs de pointe, le *Spiralift*, fréquemment utilisé dans les shows de Las Vegas, qui permet de faire apparaître des éléments de décor sur tout



le plateau et cela sans le moindre bruit. Sur le plan fonctionnel, la rehausse a permis la création d'une salle de répétition qui faisait cruellement défaut jusqu'alors et qui permet aux artistes de travailler dans les conditions réelles de spectacle. Dans la salle, le confort des spectateurs n'a pas été oublié. Pour améliorer l'acoustique, le tapis plain du parterre a été remplacé par un parquet et l'inclinaison corrigée afin de garantir une bonne visibilité à tous les spectateurs. La fosse d'orchestre a aussi été repensée sur les conseils de l'acousticien Daniel Commins pour permettre une bonne diffusion du son vers la salle et assurer un meilleur équilibre sonore entre la scène et l'orchestre. Cela nous ouvre des portes en termes de coproductions mais cela nous permet aussi plein de nouvelles choses en termes de mise en scène, se réjouit Stefano Mazzonis. Aujourd'hui, nous rejoignons le top mondial des maisons les plus performantes!

www.operaliège.be

LES GRANDS RENDEZ-VOUS

Côté programmation, après la venue très remarquée d'Edita Gruberova en octobre, d'autres grandes voix fouleront la scène de l'ORW ce printemps : Fabio Armiliato et Daniela Dessy, tous deux habitués des lieux, dans *La Forza del Destino*, et le ténor Leo Nucci, hôte favori de la Scala de Milan et du Metropolitan Opera de New York dans une version concertante d'*Die Foscari*. La saison se clôturera par le *Guillaume Tell* d'André-Moïse Grétry, une œuvre peu jouée du compositeur liégeois dans laquelle on pourra entendre Anne-Catherine Gillet, qui a fait ses premiers pas à l'ORW en 1996 et Lionel Lhote, Prix du public au Concours Musical Reine Élisabeth en 2004.

FWB


Barbarie Boxon
Par trois par deux partout

Autoproduction

Hystérique et un peu fou, le trio Barbarie Boxon agite la chanson française dans tous les sens. La littérature peut s'agripper et accrocher sa ceinture : ici, les mots se tortillent, rebondissent et se heurtent à des idées décomplexées, à des sons improbables, des mélodies impayables esquissées par le multi-instrumentiste Gil Mottio (Joy as a Toy, Lyenn, Mudflow). Au micro, un gars (Thierry Bodson) et une fille (Barbara Malter Terrada) se cherchent des poux (*Les Poux*) et s'échangent leurs souvenirs de vacances (*Ibiza*). Barbarie Boxon n' imagine pas ses chansons comme les autres. C'est différent, mais vraiment charmant. **N.A.**

**Midget!***Lumière D'en Bas*

We Are Unique Records

Midget! s'élanche et affiche son nom avec un point d'exclamation. Et, pour une surprise, c'est une fameuse surprise. Belle, totalement inattendue, la musique de Midget! s'invente un ailleurs, entre folk crépusculaire et chanson lunaire. Sur le pavé bruxellois, le couple mixte (Mocke et Claire Vaillier) jongle avec les mots, en français ou en

anglais. C'est parfois très beau, souvent magnifique. Écrin de romances fantomatiques et de mélodies fantasmagoriques, l'album *Lumière D'en Bas* est un petit rêve éveillé qui vient raviver la flamme allumée par soy un caballo. Ça se passe toujours à Bruxelles. Et c'est un disque capital. **N.A.**


Foxes in Boxes
Gospel Truth

Honest House/Mandaï Distribution

Cadeau d'adieu, *Gospel Truth* est le chant du cygne de Foxes In Boxes. Après six ans de bons et loyaux services rendus à la scène rock, le trio liégeois rejoint sa tanière avec le sentiment du devoir accompli. Le poil hérissé, les oreilles dressées, le groupe nous laisse cet album posthume : une collection de morceaux obsédés par les fulgurances électriques du siècle dernier. Croisement entre les forces vives du post-rock nineties de Boston et l'avant-garde anversoise, Foxes in Boxes a toujours placé sa mélancolie sous haute tension. Si on assiste aujourd'hui au départ des trois renards, on ne perd pas espoir de les apercevoir, un soir, au détour d'un bosquet. **N.A.**


Milla Brune
The Other Woman

Soulfood Music

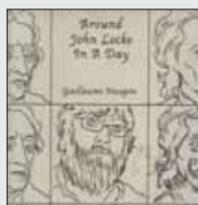
Après de nombreux voyages en Afrique et une tournée en compagnie de Zap Mama, Milla Brune a côtoyé


Soldout
More

FLATCAT/ROUGH TRADE

Tous les quatre ans, on surveille le ciel bruxellois comme on guette une éclipse solaire. Après une longue attente, on entrevoit enfin le nouvel album de Soldout. Le couple formé par Charlotte Maison (voix, synthé) et David Baboulis (machines, programmation) refait surface avec *More*, un condensé de pop électronique, dansant et toujours dans l'air du temps. Autoproduit

Guru, figure légendaire du hip-hop new-yorkais. En 2006, le regretté MC de Gang Starr invitait la Bruxelloise sur scène pour défendre les morceaux de son projet Jazzmatazz. Récemment aperçue aux côtés de Baloji, la chanteuse se donne aujourd'hui de l'air sur six chansons personnelles et singulières. Regroupées sous l'enseigne *The Other Woman*, ses mélodies se roulent dans la soul et le jazz. Parfaitement servie par les arrangements acoustiques de ses musiciens, la voix de Milla Brune brille aux carrefours des cultures, quelque part entre la pop et les musiques urbaines. Un endroit à visiter. Sans hésiter. **N.A.**


Guillaume Maupin
Around John Locke In A Day

L'Employé du Moi/Matamore

Chaque année, à l'occasion des 24h de la BD, des auteurs se rassemblent autour de l'événement pour réaliser 24 pages de bande dessinée en l'espace d'une journée. Avidé de défis farfelus, Guillaume Maupin en profite pour se lancer un nouveau challenge : composer 24 chansons en 24 heures chrono. Pour corser un peu plus encore sa mission (impossible), l'artiste s'impose un thème

par le groupe, ce disque revendique son autonomie et une certaine liberté : un langage moderne qui positionne le duo dans le giron de Zola Jesus, The Knife ou Purity Ring. Libre mais pas déconnecté du monde, Soldout s'est entouré de quelques oreilles fines. *Le chanteur de Front 242, Richard Jonckheere, et la réalisatrice Delphine Lehericey passaient régulièrement à la maison pour écouter nos chansons*, explique Charlotte Maison. *Ils comprennent parfaitement notre musique. Décider qu'un album est terminé, ce n'est jamais simple. Richard et Delphine nous ont aidés à prendre les bonnes décisions. De façon informelle, ce sont les producteurs artistiques de More.* À des années-lumière de ses premières salves synthétiques, Soldout se régénère à l'embrasement d'une esthétique mécanique et d'une approche mélodique rarement prise en défaut. Les singles *Wazabi* et *Off Glory* symbolisent à merveille ce renouveau. *En réécoulant les arrangements de notre premier album, on ne peut s'empêcher d'esquisser un sourire : les morceaux étaient assez basiques. Mais ils constituent un passage obligé dans notre carrière. En Belgique, les gens attendent vraiment qu'on joue I Don't Want To Have Sex With You sur scène. C'est moins vrai à l'étranger. Du coup, on ne s'oblige plus à l'incorporer à notre set. Avec More, Soldout s'émancipe. Toujours plus. **N.A.***

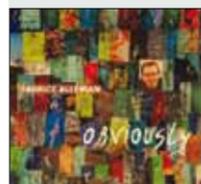
littéraire (la vie et les idées du philosophe John Locke). Enregistré en une seule prise, l'album *Around John Locke In A Day* voit le chanteur improviser jusqu'au bout de la nuit. Guitare électrique, bouzouki, rock ou country habillent ses idées folles. Publié simultanément par la maison d'édition L'employé du moi et le label Matamore, ce disque ne dort jamais. Parfait pour les nuits blanches. **N.A.**


Lionel Beuvs
Trinité

Igloo

Bien connu sur la scène jazz en tant

que sideman (Nicolas Kummert *Voices*, Peter Hertmans Quartet, Grass Monkeys, Sabin Todorov Trio, Eve Beuvs Trio...), c'est en tant que leader et compositeur que le batteur Lionel Beuvs nous revient avec *Trinité*. Dans ce premier disque signé sous nom, il réunit des musiciens exceptionnels venus des quatre coins de l'Europe : le pianiste Alexi Tuomarila et le contrebassiste Brice Soniano, complices de longue date, et le trompettiste finlandais Kalevi Louhivuori. Des personnalités contrastées et complémentaires, à l'image des influences multiples du batteur, pour un album aux couleurs et aux atmosphères aussi élégantes que riches! **B.B.**


Fabrice Alleman
Obviously

Igloo

C'est en 2009 que Fabrice Alleman a formé ce nouveau quartet avec Reggie Washington, Nathalie Loriers et Lionel Beuvs. S'il en signe la totalité des compositions de son écriture toujours plus intuitive, le saxophoniste a su prendre le temps de roder ses morceaux sur scène pour sortir ce premier album aux confins du jazz et du groove. Si traditionnellement on reprend des standards de pianistes, de saxophonistes ou de trompettistes, Alleman nous offre en prime une reprise de *Sister Cheryl*, une perle du batteur Tony Williams. Avec ce nouvel album, il ajoute encore une couleur à sa palette en distillant ça et là de beaux fragments vocaux. **B.B.**


Tamara Suffren
Lespwa

Igloo Mondo

La chanteuse haïtienne Tamara Suffren chante depuis l'âge de cinq ans. Reconnue dans son pays d'origine, elle a notamment partagé la scène avec Wooly Saint-Louis Jean, le « Georges Brassens » haïtien. C'est lors d'un stage à l'AKDT de Libramont qu'elle rencontre Pierre Vaiana. Connue pour ses multiples collaborations avec des artistes

africains (*Footango*), le saxophoniste prend cette fois la direction des Caraïbes en invitant la jeune chanteuse à enregistrer son premier album. Accompagnés pour l'occasion de Salvatore Bonafede au piano, Nic Thys à la contrebasse et Michel Seba aux percussions, Tamara Suffren nous fait voyager, de sa voix chaude et profonde, dans un univers mêlant jazz métissés et rythmes chaloupés. **B.B.**


Vitali
Clemais, Stéphanie de Faily

Ricerca

Tout violoniste chevronné à un jour joué la fameuse *Chaconne* de Tomaso Antonio Vitali. La partition arrangée et publiée en 1860 par le violoniste allemand Ferdinand David a pourtant mis la puce à l'oreille de certains musicologues qui vont jusqu'à en contester l'authenticité. Pour ce nouvel enregistrement, Stéphanie de Faily est repartie du manuscrit original conservé à Dresde, ce qui donne à l'œuvre un éclairage nouveau. Le programme est complété par d'autres compositions du « Vitalino » mais aussi par celles de son père Giovanni Battista Vitali, dont l'influence semble évidente. **B.B.**


Purcell - Morley - Tomkins
English Royal Funeral Music
Vox Luminis, Lionel Meunier
 RICERCAR

Formidable aventure que celle de Vox Luminis. Depuis sa création en 2004, l'ensemble créé par Lionel Meunier connaît un succès fulgurant et poursuit son exploration du répertoire vocal allant du 16^e au 18^e siècle. Après l'enregistrement de *Musicalische Exequien* de Schütz récemment élu Record of the Year par la revue Gramophone, la plus prestigieuse récompense pour un disque de musique classique, l'ensemble s'ouvre à de nouveaux horizons avec un enregistrement attendu, pour la première fois en langue anglaise. *En fai-*

Didier Laloy & Tuur Florizoone

AVENTURA MUSICA

Cela faisait des années qu'ils se croisaient dans des festivals mais il aura fallu attendre l'invitation de l'Orchestre Philharmonique pour voir sur une même scène Didier Laloy et Tuur Florizoone. *Plus qu'une rencontre entre deux musiciens ou deux instruments, dans cet album ce sont nos deux univers que nous avons voulu mélanger*, explique Didier Laloy. À l'accordéon chromatique, Tuur Florizoone, musicien de formation classique qui a trouvé sa voie dans le jazz et les musiques improvisées. Au diatonique, Didier Laloy, musicien autodidacte et figure incontournable des musiques folk et traditionnelles. Adeptes de la « ligne claire », Laloy dessine la mélodie, quand Tuur joue de toutes les possibilités harmoniques que lui offre son instrument. *Pour prendre une image, c'est un peu comme si moi j'étais la chanteuse solo et lui, l'orchestre philharmonique*. Mais quand ils partent en impro, les rôles s'échangent. *Tuur étant un fin improvisateur, il m'a obligé à m'y mettre. C'est un plaisir parce que j'aime me mettre en*

sant des recherches, je me suis rendu compte que malgré ce que beaucoup de gens pensent, les célèbres Funeral Sentences de Purcell n'ont en réalité pas été jouées lors des funérailles de la Reine Mary en 1695, explique Lionel Meunier. *On sait désormais que ce sont les compositions de Thomas Morley qui y furent chantées, comme le voulait la tradition à la Cour d'Angleterre*. La seule contribution de Purcell fut la réécriture dans un style archaïque d'une pièce qui avait été perdue et de deux pièces pour trompettes à coulisse, instrument hybride entre la trompette et le trombone, fréquemment remplacées par des cornets et des trombones dans les interprétations contemporaines. En utilisant le bon effectif, les bons instruments et le bon diapason, l'œuvre prend ici tout son sens. *En tant que jeune ensemble, insiste Meunier, nous voulons montrer que mêler musique et musicologie n'a rien de ringard!* **B.B.**



danger. De mon côté, je lui apporte mon sens du rythme et une certaine rigueur qui parfois ne lui fait pas de mal! Pour le choix des morceaux, chacun a été piocher dans le répertoire de l'autre, avant d'en repenser les arrangements ensemble. Mais le plus surprenant, est peut-être que l'accordéon, souvent associé à la fête, prend ici des couleurs plus mélancoliques, voire nostalgiques. **B.B.**

LISTE DES SORTIES

ENVOYEZ-NOUS LA DATE DE SORTIE DE VOS PRODUCTIONS.

Nous relaierons dans ces colonnes: larsen@conseildelamusique.be

POP-ROCK

Abel Caine
Abel Caine E.P.
Autoproduction

Acta
Alter Ego
Alpha Music/Cod&S

Bleeding Hearts
Play For Bastards
Moonzoo Music

Cheeky Jack
Superlicious
Autoproduction

Cocoa
Irresistible
Ellipse Group

Full of Suedoises
Relapse
Autoproduction

Kaizer Place
Not Fade Away
Kaizer Place Records/Cod&S

Nolia
Changing
Moonzoo Music

Panorama 08
Panorama 08
Autoproduction

Piano Club
Colore
JauneOrange/Rough Trade

WORLD - TRAD
Diab Quintet
Fourmillières
Home Records

Flat Earth Society
13
Iglou Records

CHANSON

Adamo
La Grande Roue
Polydor/Universal

Karim Gharbi
Karim Gharbi
Autoproduction

Maurane
Carnet de Mô
Universal

Nicolas V.O.
Dans l'Air
Autoproduction

SOUL

Zanzibar
Tribute To Bessie
Swing Oasis/

HIP-HOP

Mochélan
Versus
Factice/Iglou Records

ELECTRO

Antilux
Dolphin Tool E.P.
Boya Entertainment

JAZZ

Philippe Laloy
Kind of Pink
Homerecords

Gilles Repond
Quintet
Increasin'
Autoproduction

Laurent Doumont
Papa Soul Telkin'
Soul Embassy

CLASSIQUE

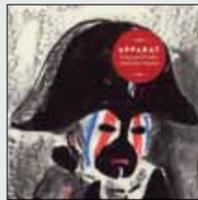
Franck, Ravel, Debussy
French Violin Sonatas
Yu-Chien Tseng, Inga Dzekter
Fuga Libera

INTERNATIONALES



Local Natives
Hummingbird
Infectious/Pias

Quand la musique de Local Natives est apparue sur les radars de la pop internationale, beaucoup se sont empressés de la ranger sous l'étiquette post-punk, en marge des expéditions avant-gardistes d'Animal Collective. Conçu dans un bungalow abandonné sur les hauteurs de Los Angeles, le récent *Hummingbird* modifie sensiblement le point de vue. Imaginées ente ciel et terre, les chansons du groupe californien s'étendent désormais dans l'espace à la faveur d'harmonies vocales luxuriantes et d'arrangements soignés. Chef d'orchestre de cet élégant contre-pied, Aaron Dessner (The National) assure une production sobre et redessine les contours d'une musique sous forte pression atmosphérique. **N.A.**



Apparat
Krieg Und Frieden
Mute/Pias

Depuis Berlin, Sascha Ring (alias Apparat) façonne une trame électronique stratosphérique pour habiller les visions théâtrales (l'adaptation de Guerre et Paix de Tolstoï) du metteur en scène allemand Sebastian Hartmann. À mi-chemin entre un beat purement contemplatif et le raffinement de la musique classique, Krieg Und Frieden offre une tribune spacieuse aux idées extra-larges d'Apparat. Enveloppée de cordes virevoltantes, sa musique progresse aux confins des mondes, entre oppression et apaisement, relâche et tension. Loin du dancefloor et des corps en mouvement, le DJ et producteur berlinois s'invente un autre décor. Somptueux. **N.A.**



Charles Bradley
Victim of Love
Daptone Records/V2

Après avoir passé l'essentiel de sa vie à bourlinguer et à s'agiter dans l'ombre de James Brown, Charles Bradley s'est finalement ouvert la voie d'un succès mérité avec l'album *No Time for Dreaming*. Sexagénaire accompli, l'homme a ravivé la flamme d'une musique authentique, une soul éternelle, gorgée d'amour et d'impayables histoires

afro-américaines. Comblé par cette notoriété inespérée, Charles Bradley abandonne aujourd'hui ses rides sur un nouvel effort. Baptisé *Victim of Love*, ce disque ne demande qu'à être aimé. **N.A.**



Ty Segall & Mikal Cronin
Reverse Shark Attack
In The Red/Konkurrent

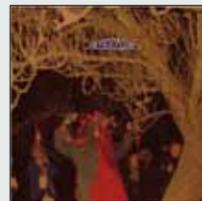
Figure montante de la nouvelle scène rock, Ty Segall a glissé les cordes de sa guitare dans l'actualité pour ne plus la quitter. Après avoir publié trois albums essentiels en moins de dix mois, le Californien a désormais la cote dans le cœur des rockeurs. Pour ne pas laisser refroidir les amplis, le label In The Red réédite les premières déflations électriques du garçon. En groupe (avec The Traditional Fools) ou en duo aux côtés de l'irréprochable Mikal Cronin, Ty Segall vide le grenier du rock vintage: psyché, garage, surf, tout ce qu'il faut savoir sur la guitare se crie ici. Très fort. **N.A.**



Matthew E. White
Big Inner
Domino/V2

C'est le miracle de ce début d'année. *Big Inner* est le premier album de Matthew E. White, prêcheur barbu et chanteur aux mille vertus. Véritable corne d'abondance, son

disque colporte jazz, soul, gospel et country à la lisière d'une pop universelle. Quelque part entre Allen Toussaint, le Beta Band et Lambchop, Matthew E. White déploie sa voix de crooner comme on déroule le tapis rouge. Sur les marches, les stars, ce sont ses chansons: des hymnes en l'évitation, des splendeurs de sophistication. Ultime degré de séparation entre le mystique et le spirituel, sa musique est immortelle. Tout simplement. **N.A.**



The Pheromoans
Does This Guy Stack Up?
Upset! The Rhythm

Sur la pochette de *Does This Guy Stack Up?*, un mec déguisé en dragon s'excite au pied d'un tronc d'arbre. La scène est curieuse mais elle rend parfaitement hommage au grain de folie qui habite le dernier album des Pheromoans. Génial et discret, ce collectif anglais planque son disque dans le coffre aux trésors (cachés) de l'histoire du rock. Souples et légères, les mélodies rampent sous les synthés et sautent par-dessus les guitares. L'expérience est intense, physique. *Does This Guy Stack Up?* est un album à ranger entre le début (Clinic, The Fall) et la fin de l'alphabet (U.N.P.O.C., The Velvet Underground). Pour une belle leçon d'anglais. **N.A.**

ÉCHOS D'AILLEURS



ARMING ET L'OPRL

Comment diable animer une si stricte structure et une pâte si compacte? Chef depuis un an de l'OPRL, Christian Arming contourne la question et son poids de clichés. Il assume l'œuvre comme musique « pure », qui n'a d'histoire ni de suspens qu'en elle-même. [...] Nous le trouvons passionnant. Incroyablement poétique. L'un des plus beaux Franck et sans conteste le plus inattendu, de la discographie.

Paul de Lout, *Diapason*, janvier 2013



TANA, LA VOIE DU SUCCÈS

Pas de voix pour le jeune Quatuor Tana, mais la voie du succès assurément dans l'univers contemporain, où ils devraient bientôt régner en maîtres. Dans *Natura morta con fiamma* (1992) de Fausto Romitelli, leurs archets brûlants s'emparent de ce monde saturationniste jusqu'à tisser une matière aussi vive et tortueuse qu'un cep de vigne, attisant le brasier de cette fresque ombrageuse alla Soulages. Même énergie communicative pour *In vivo* (2010) de Raphaël Cendo où les glissandi, pizzicati, tremolos rageurs ou cordes frappées déploient un espace sans limites entre stridence et silence, comme un monologue symphonique et névrotique qui semble appeler un narrateur furieux. Les Tana n'en font qu'une bouchée, crin de fer dans un archet de velours: suivez ce quatuor!

Nicolas Baron, *Diapason*, février 2013



TANDIS QU'EN ESPAGNE, EN COMPAGNIE DE DOMINIQUE A...

I sometimes think Benjamin Schoos should be a comedian. He's genuinely one of the funniest people I know, although he has some unsavoury habits like photographing dwarves when they're not looking. For seven years he worked on radio in Brussels as a DJ and ventriloquist, though when the station modernised by bringing cameras into the studio his little act was rumbled. For the first broadcast he grew a moustache to try to cover up the fact he was a fraud, though it was inevitable he would be fired. Since then he's forged forward as a performer, and as the boss of a small musical cottage industry. Freaksville, his record label, is home to a plethora of diverse, exciting and experimental Belgian acts, and he's also cut disks with names that include cult trans* Parisienne pop icon Marie France and US singer April March (best known for 'Chick Habit' which featured in Tarantino's *Death Proof*); Emmanuelle's Sylvia Krystel was to record with him until she got cancer. Mark Gardener of Ride and Chrisy Hynde are just two of the stars on *China Man vs China Girl*.

Jeremy Allen, *thequietus.com*, 18 février 2013



LE MEILLEUR DE LA POP, C'EST EN BELGIQUE QU'ON LE TROUVE!

Proportionnellement à son nombre d'habitants et sa petite superficie, comment se fait-il qu'autant de groupes belges excellent dans la pop music? Ce talent inhérent au royaume, est-il du à la riche programmation des medias, ou à la profusion de gros festivals sur le territoire? Y a-t-il des éléments historiques qui donneraient aux artistes belges la faculté spécifique de créer de si belles choses? Toujours est-il qu'en matière de musique indé, les groupes se font remarquer au delà des frontières, de Deus à Ghinzu, Girls in Hawai à Soulwax, ou plus récemment BRNS que nous plébiscitions il y a peu ou Balthazar dont nous aurons l'occasion de

reparler prochainement. Parmi ces petits nouveaux qui vont faire parler d'eux, nous ne sommes pas passés à côté de Great Mountain Fire. Avec déjà quelques années de travail derrière eux, ils ont sorti leur premier album *Canopy* en Belgique il y a déjà presque deux ans chez Pias, et en France il y a peu chez Sober & Gentle. Un premier album qui est déjà divinement produit, grâce à la touche de Jean Waterlot, musicien dans le groupe Montevideo et les plus connus encore Ghinzu, qui ont d'ailleurs véritablement pris les jeunes Great Mountain Fire sous leurs ailes.

In Das Kuma, *www.daskuma.com*, *webzine de musiques actuelles*, 10 janvier 2013



PUGGY À L'EUROPAVOX

Le festival auvergnat qui, cette année, se déroulera du 23 au 25 Mai 2013 à Clermont-Ferrand, a annoncé les premiers noms de sa huitième édition, parmi lesquels on retrouve Puggy qui se produira aux côtés e.a. de Vitalic, Benjamin Biolay ou Amon Tobin. *Europavox* se présente comme le festival qui regroupe le meilleur de la scène européenne.

Un tel groupe pourrait incarner la "Marianne" d'Europavox! **Figurez-vous: en Belgique, un Anglais (le chanteur et guitariste Matthew Irons), rencontre un Français (le bassiste Romain Descampe), qui lui présente un Suédois (le batteur Egil Franzen).**

www.europavox.com

SQUEAKY LOBSTER PASSÉ LA CINQUIÈME

The handle of Brussels-based producer Squeaky Lobster seems to do the quality of his productions a bit of a disservice. While his cheeky moniker may have been slightly lost in translation, the potency of his hip-hop-flavored, incredibly detailed beats certainly has not. "Y.N.V." comes to us as an extra cut from the sessions which yielded the man's forthcoming *Killing Eleven EP* for hometown imprint Vlek, but still serves an impressive example of the larger-than-life boom-bap Squeaky Lobster is able to conjure up—filling this particular cut to the brim with slithering synth tones, massive kicks, and rapidfire snares. Glenn Jackson, *www.xlr8.com*, *Accelerating Music & Culture*, 7 février 2013

VUE DE PALESTINE

Trio Joubran

Frères d'ouds



Héritiers d'une grande famille de luthiers, Samir, Adnan et Wissam Joubran sont de véritables virtuoses. En dix ans de carrière et cinq albums qu'ils ont défendu sur les scènes du monde entier, ils sont devenus les artisans d'une véritable révolution du oud. Dans les pas du grand poète Mahmoud Darwich, le trio est particulièrement engagé dans la défense et la diffusion de la culture palestinienne.

BENJAMIN BROOKE

Dix ans ont passé depuis la sortie de votre premier album *Randana* où pour la première fois, on pouvait entendre trois ouds ensemble...

Adnan Joubran: C'était tout-à-fait nouveau dans la musique arabe car la musique instrumentale y est assez peu développée. Traditionnellement, le oud ne sert qu'à accompagner les chanteurs. Mais je crois que pour l'Occident aussi, c'était nouveau, notamment dans l'écriture, parce que nous n'utilisons pas les méthodes de composition habituelles comme l'harmonie.

Vous êtes les héritiers d'une grande famille de luthiers de Nazareth, pouviez-vous devenir autre chose que musicien ?

Aujourd'hui, mon frère Wissam perpétue cette tradition. Il représente la quatrième génération de luthiers de la famille Joubran. Mais en réalité, cela n'a pas toujours été encouragé dans la famille. Mon père

raconte que dans son enfance, son oncle luthier lui interdisait d'entrer dans son atelier. Il voulait qu'il fasse de « vraies » études. Il a tout de même persévéré et a réussi l'exploit de construire son premier violon sans avoir étudié !

Quel regard porte-t-il aujourd'hui sur votre musique ?

Notre père est très exigeant et très attaché à la tradition. C'est pour cette raison que, dans tous nos albums, nous reprenons un morceau traditionnel... Mais très récemment, il m'a dit qu'il était fier de ce que nous faisons pour le oud et que cette nouvelle école laissera une trace dans la musique arabe. Mais nous ne sommes pas les seuls ! Il y a aujourd'hui une véritable révolution du oud avec des musiciens comme Anouar Brahem, Mounir Bachir ou Simon Shaheen. Aujourd'hui, en me promenant dans Paris, je ne suis plus étonné de voir des jeunes de toutes origines avec leur oud sous le bras...

La carrière du trio a véritablement démarré en France, comment expliquez-vous ce lien particulier avec ce pays ?

Tout est parti du premier concert solo de Samir dans un festival dans le Larzac. Nous y avons rencontré tout notre encadrement professionnel actuel... Pour notre famille, c'est un peu « notre » Woodstock ! Ensuite, il y a eu le premier concert en trio aux Jardins du Luxembourg. C'était il y a tout juste dix ans. Un anniversaire que nous fêtons à l'Olympia lors d'un concert exceptionnel avec des invités comme des danseurs de dabke, la danse traditionnelle palestinienne. C'est pour cette raison et pour tous les soutiens que nous avons reçus ici depuis le début que nous considérons la France comme notre seconde maison.

Une figure importante dans votre parcours est le poète palestinien Mahmoud Darwich...

Mahmoud Darwich est une idole pour tous les Palestiniens. À neuf ans, mon frère qui l'accompagnait sur scène m'a emmené le voir à Nazareth où il se produisait pour la première fois. Je pouvais réciter ses poèmes par cœur... Il défend l'idée d'un État palestinien avec une arme plus forte que toutes les autres : la poésie. Elle donne la vie, l'espoir. Et aujourd'hui, grâce à notre disque *À l'Ombre des mots*, je suis particulièrement heureux de voir que la jeune génération redécouvre son œuvre.

C'est aussi lui qui vous a appris à vous présenter non pas comme des musiciens palestiniens, mais comme des musiciens de Palestine. Une nuance importante...

Très importante, en raison de la pression permanente qu'exerce notre identité sur notre art. Nous voulons d'abord être reconnus en tant que musiciens. Aujourd'hui la question palestinienne n'est plus politique, elle est simplement humaine. J'espère qu'un jour on ne devra plus justifier d'où l'on vient.

www.letriojoubran.com

LE COFFRET ANNIVERSAIRE

Ce coffret célèbre dix ans de musique et de voyages : les premiers albums *Randana* et *Majâz*, *À l'ombre des mots* avec le poète Mahmoud Darwich, un recueil à haute portée symbolique, ainsi que la musique du film *Le Dernier Vol* réalisée avec Chkrrr. Et enfin, *AsFâr* avec la voix de Dhafer Youssef et toujours les rythmes de leur fidèle percussionniste Youssef Hbeisch. En bonus, un dvd permet de retrouver les musiciens à la fois dans leur intimité et sur scène, au sommet de leur art.

VUE DE FLANDRE

An Pierlé

Retour aux sources

Libérée du White Velvet et de ses obligations collectives, An Pierlé retrouve son indépendance sur un album très en forme(s) (*Strange Days*). La voix perchée au-dessus de son piano, la Gantoise renoue avec l'irrévérence et l'élégance de ses débuts.

NICOLAS ALSTEEN



l'écoute de *Strange Days*, difficile de ne pas songer à vos débuts (l'album *Mud Stories*). Peut-on parler de retour aux sources ?

An pierlé: C'est un retour à mes débuts mais en version 2.0. Cela fait près de 15 ans que je n'ai rien publié sous mon seul nom. Avec le White Velvet, on a exploré en profondeur le travail en groupe. Durant cette période, j'ai un peu délaissé mon piano. À un moment, j'ai ressenti le besoin d'y revenir. On a mis le White Velvet entre parenthèse. Pour l'instant, Koen (*Gisen, Ndlr*) s'implique à fond dans son activité de producteur. Au sein de notre couple, on a investi énormément dans du matériel d'enregistrement. Aujourd'hui, on est indépendant et on peut réaliser des albums comme on l'entend.

Quand *Mud Stories* est sorti, on ne parlait pas encore de crise du disque. Dans le contexte actuel, revenir aux racines de votre succès, c'est un challenge ?

À l'époque, mon label pensait que je vendrais 3.500 copies de mon album. Finalement, il s'est écoulé à près de 40.000 exemplaires. Si je reviens à une formule piano-voix, je le fais en toute connaissance de cause. Sur le plan économique, la situation est complètement différente aujourd'hui. *Mud Stories* avait bénéficié d'un effet de surprise. En 1999, à la radio, on entendait rarement des chanteuses accompagnées d'un piano. Désormais, c'est plus commun et formaté. Je sais donc où je mets les pieds.

Depuis quelque temps, vous êtes maman d'une petite fille. En tant que chanteuse, considérez-vous qu'il existe un avant et un après maternité ?

Évidemment. Avant, j'avais tout le temps du monde. Aujourd'hui, je n'ai même plus le luxe de craindre la page blanche : je dois écrire dès que j'ai quelques minutes devant moi. Si je ne le fais pas, ma carrière est menacée. Aujourd'hui, je suis plus organisée que jamais. Le moindre instant d'intimité est consacré à ma carrière. Quand un enfant débarque dans ta vie, il ne te demande pas d'abandonner ta passion et tes activités.

Peut-on mettre le titre de l'album (*Strange Days*) en relation avec les bouleversements écologiques, économiques et sociologiques qui agitent actuellement la planète ?

C'est sûr. L'époque est incertaine. L'album a été réalisé bien avant le 21 décembre 2012. Je voyais cette date frémir au loin et, évidemment, je ne pouvais m'empêcher d'y penser. Certains se persuadaient que la fin du monde était proche. D'autres, au contraire, pensaient qu'on allait entrer dans une ère nouvelle. Et puis, de nos jours, les réactions populaires sont toujours extrêmes. Les gens ne prennent plus de recul pour analyser et juger des situations. Je trouve tout ça assez flippant...

Sur l'album, on trouve une reprise d'un hit de Talk Talk (*Such A Shame*). Pourquoi reprendre ce tube et pas un autre morceau du groupe ?

Je suis fan de Talk Talk. Dans le temps,

Such A Shame passait toujours à la radio. Depuis, ce titre est gravé dans ma mémoire. En général, les clichés musicaux et les trucs populaires me plaisent. C'est toujours possible d'en livrer une version personnelle, de se les approprier de façon irrévérencieuse. Refaire un morceau à l'identique, ça n'a aucun sens. Ça faisait un moment que je reprenais *Such A Shame* sur scène. Ce morceau semble léger, un peu fantaisiste, mais quand on s'attarde sur les paroles, c'est nettement moins drôle. J'aime bien ce décalage.

Récemment, vous avez reçu le titre de « Compositrice officielle de la Ville de Gand ». Ça consiste en quoi, exactement ?

Tous les deux ans, la Ville mandate un artiste local pour la représenter. C'est une sorte d'hommage artistique. J'ai trouvé ça touchant qu'il pense à une femme plutôt qu'à un homme. Récemment, j'ai participé à l'inauguration du nouveau hall de l'hôtel de ville. Pour l'occasion, j'ai rassemblé de nombreux artistes gantois autour de l'événement. J'ai invité Kiss The Anus of a Black Cat, Mary & Me, Helmut Lotti, The Bony King of Nowhere et beaucoup d'autres. On s'est présenté au public comme un seul groupe. Mon rôle était comparable à celui d'un chef d'orchestre. J'ai aussi eu l'opportunité de travailler avec un jeune organiste gantois pour une création commandée par la Ville. Je suis super motivée.

An Pierlé, *Strange Days* [PIAS]
www.facebook.com/anpierlemusic

L'INTERVIEW INDISCRÈTE

Chez le Grand Jojo



En tournée sur les routes du pays, on s'est arrêté quelques minutes chez le Grand Jojo, amuseur public et grand cœur patriotique. On en a profité pour farfouiller dans sa maison en toute indiscretion. L'intéressé nous éclaire sur nos plus belles trouvailles.

NICOLAS ALSTEEN



UNE PELUCHE À L'EFFIGIE DU R.S.C. ANDERLECHT

Depuis 25 ans, c'est la mascotte des supporters d'Anderlecht. Quand on appuie sur sa patte, elle se met en action : elle fait tourner sa crécelle sur l'air de ma chanson *E Viva Mexico*. Le club m'a proposé cette idée en 1986, au lendemain de la magnifique campagne des Diables Rouges à la coupe du monde. Aujourd'hui, quand on voit les joueurs formidables qui défendent nos couleurs, on peut se (re)mettre à rêver. Je pense sincèrement que la Belgique va se qualifier pour le Mondial 2014 au Brésil. À mes yeux, l'équipe nationale est un des principaux ciments de notre pays. Voir le Nord et le Sud s'enthousiasmer sous le même drapeau, c'est tout ce que je souhaite. Une nuit, je me suis réveillé en pensant aux Diables Rouges. Pour moi, ils étaient déjà à Rio de Janeiro. J'ai tout de suite composé une chanson pour célébrer leur victoire. J'y ai mis tout mon cœur. Le texte est fin prêt. Il ne manque plus que la qualification et un air de samba.



UN INDIEN EN PORCELAINE

Je suis un grand collectionneur de jouets anciens. C'est peut-être par nostalgie parce que je cherche essentiellement des figurines avec lesquelles je jouais quand j'étais enfant. Elles datent du début des années 1950. C'était l'âge d'or des films de western. Les cow-boys et les indiens étaient à la mode. Voilà des années que je reconstitue ma collection de figurines. Je dois en avoir plusieurs centaines. Je recherche activement ces jouets. Avec le temps, cette passion est devenue une obsession. J'y pense tout le temps. Quand je trouve une figurine que je n'ai pas, je me sens comme un gosse à qui on vient d'offrir un cadeau. Ma femme me dit toujours que je suis resté un grand enfant. Difficile de lui donner tort! (Sourire)



DES MÉDAILLES DE LA GRANDE GUERRE

Je tiens énormément à ces médailles. Ce sont les décorations reçues par mon grand-père. Il était militaire dans les tranchées de la bataille de l'Yser. À son retour, il a été déclaré invalide de guerre. Il avait inhalé du gaz asphyxiant... Ces médailles représentent quatre années de sa vie. Il a sacrifié sa jeunesse pour défendre notre pays. Je pense qu'on se doit de défendre les valeurs de la Belgique. Aujourd'hui, on parle beaucoup du populisme et des montées nationalistes. Moi, je pense que ce danger a toujours existé. Dans les années 1930, la Belgique a été confrontée au rexisme, un mouvement politique nationaliste d'obédience fasciste. Au bout du compte, les gens ont compris que les idées de ce parti allaient à l'encontre de la démocratie. Je suis un fervent partisan de notre unité nationale. Je ne peux pas imaginer un instant qu'on se soit battu pour rien.

C'ÉTAIT LE...

6 MARS 1989

LE SOIR . . . 3

ECONOMIE EUROPE

L'industrie belge du disque en forme mais gare au piratage

Voir début en première page.

En Belgique, les disques compacts représentent à eux seuls plus de la moitié du chiffre d'affaires de l'industrie phonographique, soit 1.643 milliards de francs en 1988, alors qu'ils ne constituent en fait qu'un tiers du nombre de disques vendus, les deux autres tiers étant constitués par les disques 33-tours et les disques 45-tours, sans oublier les cassettes audio préenregistrées.

Raison de cette force financière : le prix de vente un peu plus élevé pour les compacts que pour les autres produits. Si ce prix était justifié, à ses débuts, par les coûts de production et de promotion, il prend aujourd'hui des allures de « manne » permanente pour les éditeurs et les producteurs, d'autant plus que les droits perçus par les auteurs n'ont pas nécessairement augmenté en proportion. En fait, et autant via les perceptions nationales qu'internationales, les auteurs touchent actuellement moins sur leurs œuvres en compact qu'en vinyle, en coefficient de vente.

Il y a donc une ambiguïté dans les chiffres annoncés, et pas seulement pour notre pays. D'un côté, le triomphe du disque compact doit être relativisé en nombre d'exemplaires vendus, notamment parce que les lecteurs de disques compacts vendus en Belgique ne représentent encore qu'environ 12 % du parc total des appareils de lecture (soit 440.000 unités depuis 1984).

D'autre part, les disques 33 et 45-tours sont devenus, pour la plupart, des produits de braderie voire des supports de promotion pour les firmes, et donc de rentabilité restreinte pour les artistes.

La dérive des sillons

Si les éditeurs, menacés pour la plupart jusqu'au début des années 80, avec des pertes sèches, parfois de l'ordre de 40 % de leur chiffre d'affaires, ont pu reconquérir un peu de leur aura d'an-

tan; si les ventes de disques, après avoir chuté vertigineusement, ont pu redémarrer vers les sommets grâce au laser (pour exemple, le CD a connu une hausse de 164 % en quantités vendues, entre 1986 et 1987, en Belgique), les autres supports sont inéluctablement amenés à disparaître du marché. Baisse de 11 % pour le nombre de 45-tours vendus en 1987, de 16,2 % pour les disques 33-tours de variétés et de 24 % en classiques, et le mouvement s'amplifie cette année encore.

Du moins chez nous, car le marché du CD est encore très limité, du fait de son prix plus élevé. Trente millions de lecteurs laser environ ont été vendus dans le monde depuis l'apparition du CD, selon Philips et Sony, ses créateurs, pour quelque 800 millions de disques vendus, principalement au Japon, aux États-Unis, et en Europe.

Dans les autres pays, en gros le tiers monde, c'est la cassette audio, support économique par excellence et système de copie idéal, qui devance tous les autres, suivi par les 45-tours et les albums. La baisse des prix amorcée sur les appareils et les supports laser chez nous devra s'accroître pour permettre une diffusion plus large au niveau mondial et éviter l'essoufflement rapide d'un marché en mutation constante.

Et revoici la copie

Hantise de tous les producteurs et éditeurs, le piratage audio fait à nouveau planer une menace sur leur prospérité retrouvée, notamment avec l'avènement, en 1986, d'une cassette digitale reproduisant exactement la qualité d'un disque compact, puis, en décembre 1988, avec l'annonce par un constructeur japonais, de la commercialisation prochaine d'un disque compact enregistrable.

Proprement échaudés par les ravages de la cassette (difficile-

ment évaluable en termes financiers), et par les pertes qu'elle a occasionnées pour l'édition et les artistes, les producteurs ont décidé de ne plus tolérer aucune invention qui ne jouisse d'abord d'une acceptation mondiale entre éditeurs et fabricants d'électronique et, secondement, qui ne leur profite pas indirectement via une taxe sur les droits de reproduction.

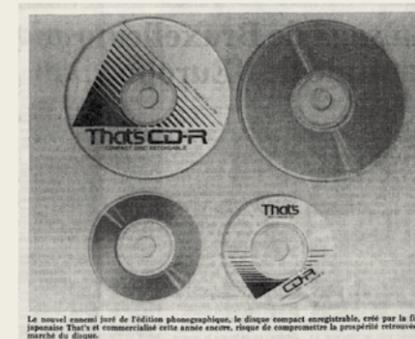
La manœuvre a réussi pour l'enregistreur de cassette numérique DAT (Digital audio tape), un appareil de haute technologie développé par les Japonais, qui reste bloqué dans sa commercialisation aussi longtemps qu'il ne sera pas doté de système anticopie valable. Paradoxalement, c'est l'inventeur de la cassette, Philips, qui a joué dans cette décision un rôle de premier plan, via sa filiale disques Polygram.

Pour le disque compact enregistrable, la bataille risque d'être plus rude. En fait, le procédé existe depuis plusieurs années chez plusieurs fabricants (dont Philips), mais restait jusqu'ici confiné dans les laboratoires ou pour des applications purement professionnelles.

Aujourd'hui, les Japonais ne veulent plus garder leur produit au frigo, et ils ont également leur mot à dire dans l'édition phonographique mondiale (CBS, disques ayant été rachetée par Sony l'an dernier, Denon ayant internationalisé sa marque de supports).

Le seul point d'accord qui soit intervenu entre les principaux partenaires, soutenus par le Bureau national des standards américain (en fait un organe décisionnel au niveau universel), est la nécessité absolue d'un standard mondial en la matière, pour éviter une concurrence aussi sauvage qu'épuisante entre les différents fabricants, et pour ne pas tuer trop vite cette poule aux œufs d'or qu'est le disque compact. Mais personne n'est à l'abri d'une rentable tentation.

Ch. Sl.



Le nouvel ennemi juré de l'édification phonographique, le disque compact enregistrable, créé par la firme japonaise 'THATS' et commercialisé cette année encore, risque de compromettre la prospérité retrouvée du marché du disque.

Le présent article est reproduit avec l'autorisation de l'Éditeur, tous droits réservés. Toute utilisation ultérieure doit faire l'objet d'une autorisation spécifique de la société de gestion Copiepresse: info@copiepresse.be

ARS MUSICA 2013

INTERNATIONAL CONTEMPORARY MUSIC FESTIVAL

PLAY

TIME



Concept and design : DojoDesign.eu - Photo © Lola Guerrero / VOZImage

08.03 > 24.03

www.arsmusica.be